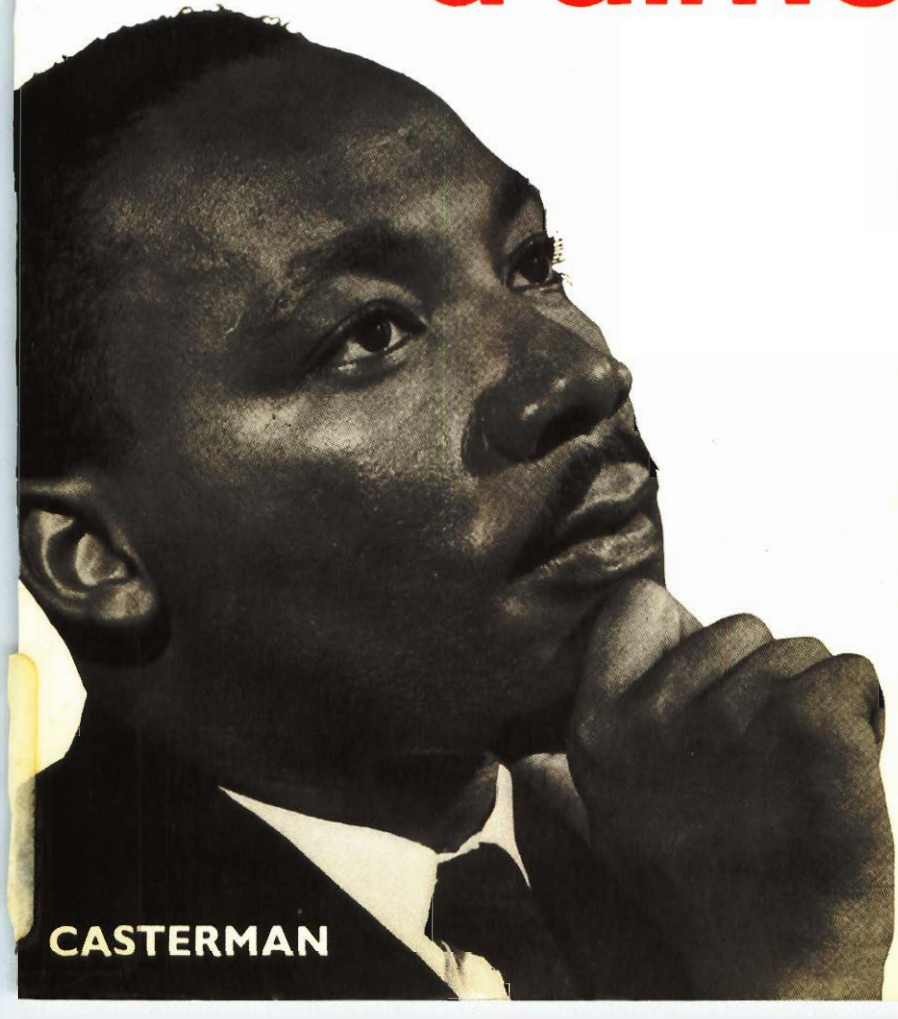
martin luther king

la force d'aimer



CASTERMAN

LA FORCE D'AIMER

L'édition originale de cet ouvrage a paru sous le titre :
STRENGTH TO LOVE
aux Éditions HARPER & ROW, New York, 1963.

ISBN 2-203-21206-3

© 1963 by Martin Luther King, Jr.
Édition française © 1964 by Casterman, Paris.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

MARTIN LUTHER KING, Jr

LA FORCE D'AIMER

Traduit de l'américain par Jean BRULS

171242

20e édition
175e mille

CASTERMAN

A MA MÈRE ET A MON PÈRE
dont l'engagement profond dans la foi chrétienne
et l'inébranlable attachement à ses principes éternels
ont été pour moi un exemple révélateur
de la Force d'Aimer.

AVANT-PROPOS

Lorsque parut en 1964 la première édition française de ce livre, le Prix Nobel de la Paix venait d'être décerné à son auteur, déjà choisi comme « l'homme de l'année » par la revue américaine *Time* et titulaire du « Prix John Kennedy 1964 » décerné par le Conseil catholique pour la collaboration interraciale.

Quatre ans plus tard, le 4 avril 1968, le pasteur Martin Luther King est assassiné à Atlanta, au moment où il organise une « marche des pauvres » qui portera à Washington la plainte de tous les défavorisés, Noirs et Blancs. Ce crime contre l'humanité, plus encore que contre un homme, provoque dans le monde entier une émotion profonde. Toute conscience droite se sent concernée par ce destin tragique que le pape Paul VI n'hésite pas à mettre publiquement en parallèle avec la passion rédemptrice du Christ.

Plus personne aujourd'hui n'ignore quelle fut l'action, parfois spectaculaire, de M. L. King pour que soit traduite enfin dans les faits l'égalité raciale proclamée par la Constitution des États-Unis. Mais ce qui vaut au pasteur noir sa renommée mondiale, c'est d'abord l'esprit qui anima son action, la méthode qu'il mit en œuvre.

En 1958, une bombe fait sauter sa maison; elle avait été placée par des racistes blancs. « Seul l'amour chrétien peut apporter sur terre la fraternité », déclare alors M. L. King. « C'est sur la non-violence que nous serons jugés. L'homme fort est celui qui est capable de se dresser pour la défense de ses droits *sans rendre les coups.* »

On pense à Gandhi... Et en effet, Martin Luther King est un disciple de Gandhi. Mais surtout un disciple du Christ. « L'esprit de résistance passive, dit-il, m'est venu de la Bible et des enseignements de Jésus; les techniques d'exécution me sont venues de Gandhi. »

Toute l'action du pasteur King est nourrie de l'Évangile. Ses meetings commencent par la lecture de la Parole de Dieu et par la

prière, souvent chantée en d'admirables Negro's spirituals. Lorsque l'impatience, l'injustice, les coups reçus font monter dangereusement la tension, il calme les esprits : « Soyez pacifiques. Nous voulons aimer nos ennemis. Soyez bons pour eux. Aimez-les et montrez-leur que vous les aimez... Ce que nous faisons est juste et Dieu est avec nous. »

A l'appel du pasteur King, les Noirs manifestent sans violence, se laissent emprisonner par milliers sans résistance, obligent ainsi finalement les Blancs à reconnaître leurs droits humains... en prenant ces droits avec un courage calme, en dépit de toutes les intimidations.

Mais ce genre de victoire exige beaucoup de temps, beaucoup de patience. Il y a chez les Noirs américains, comme partout, des extrémistes et des violents, qui veulent arracher de force une victoire rapide mais qui ne sera que partielle car elle manquera le vrai but, formulé par King : « Notre recours à la résistance passive ne vise pas seulement à obtenir des droits pour nous-mêmes, mais à gagner l'amitié des hommes qui nous dénient ces droits, à les transformer eux-mêmes par l'amitié et par les liens d'une compréhension chrétienne devant Dieu. »

Un tel idéal aboutit logiquement au sacrifice de soi. Très lucide, Martin Luther King savait que le sacrifice suprême pourrait lui être demandé. Sa mort violente ne fut pas un échec, mais un aboutissement, une offrande de soi pour la cause d'un amour fraternel.

Ce livre ne décrit pas l'action de M. L. King. Il nous en livre la source vive, en une méditation très profonde et d'une actualité frappante, qui jaillit de la rencontre entre l'Évangile et un chrétien du XXe siècle. La perspective s'y élargit : si le problème racial y est souvent évoqué, nous y sommes aussi confrontés avec les autres problèmes posés par notre époque à la conscience chrétienne : la guerre et la paix, la bombe atomique, le sous-développement, le rôle de la science et de la technique, le matérialisme, l'économie sociale, le communisme... En vérité, dans ce livre le pasteur King nous invite à nous poser une

question fondamentale sur ce que, pour chacun de nous, vraiment, concrètement, vitalement, signifie la foi au Christ et à son Message.

Ceci dit, personne ne s'étonnera qu'un prêtre catholique ait entrepris de traduire les sermons d'un pasteur baptiste et l'ait fait en se sentant en pleine communion d'esprit et de cœur avec lui. La fraternité dans le Christ est plus profonde que les séparations ecclésiastiques. Au niveau où se place l'auteur de ce livre, il n'y a plus que le message d'un chrétien à d'autres chrétiens et à tous les hommes de bonne volonté.

J'espère n'avoir pas trahi le pasteur King. Dans sa préface, il avoue avoir longtemps hésité à livrer par écrit des textes qui étaient faits pour être adressés de vive voix à un auditoire. Et en effet, le style oral apparaît immédiatement au lecteur du texte original, qu'il faudrait lire à haute voix pour en apprécier pleinement la force et le rythme, souvent assurés par le parallélisme des expressions et même des mots. Comprendre l'hésitation de l'auteur à voir imprimée cette parole vivante, c'est comprendre du même coup le tourment du traducteur, qui doit tenter de la faire passer dans une langue très différente. Dans la mesure du possible, j'ai donc essayé de garder son genre littéraire et ses caractéristiques au texte du pasteur King. Mais surtout, j'ai voulu relayer son message pour les lecteurs de langue française, car c'est un message qui doit, comme l'Évangile dont il est un écho fidèle, être entendu par tous les hommes.

Jean Bruls.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

En ces jours agités et incertains, les malheurs de la guerre et ceux de l'injustice économique et sociale menacent jusqu'à l'existence même de l'humanité. Nous vivons réellement une époque de crise grave. Celle-ci forme la toile de fond des sermons réunis dans ce volume et ils ont été choisis parce que, d'une manière ou l'autre, ils traitent des problèmes personnels ou collectifs que pose cette crise. J'ai cherché à y présenter le message chrétien à porter sur les maux sociaux qui assombrissent notre temps, avec le témoignage et la discipline qui sont requis de chacun. A l'origine, tous ces sermons furent écrits pour mes anciens paroissiens de l'église baptiste de Dexter Avenue à Montgomery en Alabama et pour mes paroissiens actuels de l'église baptiste Ebenezer à Atlanta en Géorgie. Beaucoup ont ensuite été prêchés à des auditoires répandus dans toute la nation.

Tous ces sermons furent prononcés durant ou après le boycottage des autobus à Montgomery en Alabama et ce mouvement particulier m'a fourni un certain nombre d'exemples, dont plusieurs ont été cités dans mon livre Stride Toward Freedom. *Trois sermons : « L'amour en acte », « Aimer vos ennemis » et « Rêves détruits » — ont été écrits dans les prisons de Géorgie. « Pèlerinage vers la non-violence » est une refonte et une mise à jour d'un sujet traité dans* The Christian Century *et dans* Stride Toward Freedom. *Bien qu'il ne s'agisse pas d'un sermon, il a été ajouté à la fin du volume à la demande expresse de l'éditeur.*

J'ai été plutôt réticent à l'idée de voir imprimer un volume de sermons. Ma méfiance est née du fait qu'un sermon n'est pas un essai à lire, mais un discours à entendre. Il doit être un appel convaincant adressé à un auditoire. Il s'adresse donc à l'oreille de l'auditeur plutôt qu'à l'œil du lecteur. Lorsque j'ai tenté de récrire ces textes pour l'œil, je me suis convaincu que cette tentative ne serait jamais pleinement satisfaisante.

Et au moment où ce volume est sous presse, je n'ai pas encore réussi à surmonter tout à fait ma méfiance. Mais par déférence envers mes paroissiens anciens et actuels, mes associés dans la Southern Christian Leadership Conference *et mes nombreux amis de partout, qui ont réclamé le texte de tel ou tel sermon, j'offre ces discours dans l'espoir que de ces mots écrits un message pourra naître, vivant, pour le lecteur.*

Je suis heureux de dire ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé. J'ai une dette de reconnaissance envers mon ami et assistant, Wyatt Tee Walker, lui-même excellent prédicateur, qui a lu mon manuscrit et m'a fait des suggestions intéressantes. Je suis débiteur aussi de mon professeur et ami Samuel W. Williams, pour ses conseils utiles et stimulants. Charles L. Wallis m'a fourni une aide précieuse pour la toilette finale du manuscrit. Mes remerciements aussi à mon efficiente secrétaire, Miss Dora E. McDonald, qui n'a cessé de me dire des paroles d'encouragement et a transposé mes pages manuscrites en copies dactylographiées. Et surtout je dois remercier mon épouse dévouée, Coretta, qui a lu tout le manuscrit et m'a donné conseils et inspiration. Son amour et sa patience l'ont rendue compréhensive lorsque le travail d'achèvement de ce volume me tenait plus encore que de coutume éloigné d'elle et de nos enfants.

Martin Luther KING.

I

UN ESPRIT FERME ET UN CŒUR TENDRE

Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes.

MATTHIEU 10, 16.

Un philosophe français déclare : « Nul homme n'est fort s'il ne porte dans son caractère des antithèses fortement marquées. » L'homme fort unit en une synthèse vivante des contraires fortement marqués. Rarement les hommes atteignent à cet équilibre des contraires. Les idéalistes ne sont pas souvent réalistes ni les réalistes souvent idéalistes. Les militants ne sont guère connus pour être passifs ni les passifs pour être militants. Rarement les humbles savent se mettre en valeur et ceux qui se mettent en valeur sont rarement des humbles. Mais la vie en sa perfection est une synthèse créatrice dans l'harmonie fructueuse des contraires. Le philosophe Hegel dit que la vérité ne se trouve ni dans la thèse ni dans l'antithèse, mais dans une synthèse naissante qui les réconcilie.

Jésus a reconnu la nécessité d'unir les contraires. Il savait que ses disciples auraient à affronter un monde difficile et hostile où ils seraient confrontés aux politiques récalcitrants et aux protecteurs intransigeants de l'ordre ancien. Il savait qu'ils rencontreraient des hommes froids et arrogants dont les cœurs ont été endurcis par le long hiver du traditionalisme. Il leur dit donc : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Et il leur donna une formule d'action : « Soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. » Il est assez difficile d'imaginer une même personne ayant à la fois les caractéristiques du serpent et celles de la

colombe, mais c'est ce que Jésus attend. Nous devons combiner la résistance du serpent et la douceur de la colombe, un esprit ferme et un cœur tendre.

I

Considérons d'abord la nécessité d'un esprit ferme, caractérisé par une pensée incisive, une appréciation réaliste et un jugement décisif. L'esprit ferme est aigu et pénétrant, sachant briser la carapace des légendes et des mythes et séparer le vrai du faux. L'homme ferme d'esprit est astucieux et clairvoyant. Il possède une qualité forte et austère, qui tend à la fermeté du dessein et à la solidité de l'engagement.

Qui doutera que cette fermeté d'esprit soit l'un des plus grands besoins de l'homme? Il est rare de trouver des hommes qui volontairement s'engagent dans une réflexion exigeante et ferme. Il est presque universel de rechercher les réponses faciles et les demi-solutions. Rien ne pèse plus à certaines gens que d'avoir à penser.

Cette tendance répandue à la mollesse d'esprit se remarque dans l'incroyable crédulité humaine. Voyez notre attitude devant la publicité. Nous sommes si facilement amenés à acheter un produit parce qu'une réclame de T.V. ou de radio affirme son excellence. Les agents de publicité ont depuis longtemps découvert que beaucoup de gens ont l'esprit malléable et ils exploitent cette réceptivité par des slogans habiles et efficaces.

Cette crédulité exagérée s'observe aussi dans la tendance de nombreux lecteurs à accepter comme vérité finale la parole imprimée. Peu de gens comprennent que même nos moyens authentiques d'information — la presse, la tribune et souvent la chaire — ne nous livrent pas une vérité objective et impartiale.

Peu de gens ont assez de rigueur d'esprit pour porter un jugement critique et discerner le vrai du faux, le fait de la fiction. Nos esprits ne cessent d'être envahis par des légions de demi-vérités, de préjugés et de faux faits. L'un des plus grands besoins de l'humanité est d'être élevée au-dessus des marécages de la fausse propagande.

Les individus à l'esprit débile sont enclins à embrasser toutes sortes de superstitions. Leur esprit est sans cesse envahi par des peurs irrationnelles, qui vont de la crainte du vendredi treize à celle du chat noir qui croise les pattes. Dans l'ascenseur d'un grand hôtel de New York, j'ai remarqué pour la première fois qu'il n'y avait pas de treizième étage, le quatorzième succédant immédiatement au douzième. Comme j'en demandais la raison au garçon d'ascenseur, il me dit : « Cette coutume est observée par la plupart des grands hôtels, parce que beaucoup de gens redoutent d'être au treizième étage. » Et il ajouta : « La stupidité de cette crainte est démontrée par la fait même que le quatorzième étage est en réalité le treizième! » De telles craintes rendent l'esprit débile hazard le jour et hanté la nuit.

L'homme à l'esprit débile craint toujours le changement. Il se sent en sécurité dans le statu quo et la nouveauté lui inspire une peur presque morbide. Pour lui, la pire souffrance est celle d'une idée neuve. On rapporte qu'un ancien ségrégationiste dans le Sud a dit un jour : « J'en suis arrivé à voir maintenant que la déségrégation est inévitable. Mais je prie Dieu qu'elle ne se réalise pas avant ma mort. » La personne à l'esprit débile désire toujours perpétuer le moment présent et tenir la vie sous le joug astreignant du « toujours pareil ».

La débilité d'esprit envahit souvent la religion. C'est pourquoi la religion a parfois rejeté une vérité neuve avec une passion

dogmatique. Par des édits et des bulles, des inquisitions et excommunications, l'Église a cherché à proroger la vérité et à dresser un mur infranchissable sur le chemin du chercheur de vérité. La critique historique et philologique de la Bible est considérée comme blasphématoire par l'esprit débile et la raison est souvent regardée comme l'exercice d'une faculté corrompue. Les personnes à l'esprit débile ont corrigé les Béatitudes pour y lire : « Heureux les purs par ignorance, car ils verront Dieu. »

C'est aussi ce qui a conduit à la croyance répandue en une opposition entre science et religion. Ce qui est faux. Il peut y avoir conflit entre hommes de religion à l'esprit débile et hommes de science à l'esprit ferme, mais non point entre science et religion. Leurs mondes respectifs sont distincts et leurs méthodes différentes. La science recherche, la religion interprète. La science donne à l'homme une connaissance qui est puissance; la religion donne à l'homme une sagesse qui est contrôle. La science s'occupe surtout de faits; la religion s'occupe surtout de valeurs. Ce ne sont pas deux rivales. Elles sont complémentaires. La science empêche la religion de sombrer dans l'irrationalisme impotent et l'obscurantisme paralysant. La religion retient la science de s'embourber dans le matérialisme suranné et le nihilisme moral.

Nous n'avons pas à regarder bien loin pour découvrir les dangers de la débilité d'esprit. Les dictateurs, en s'appuyant sur elle, ont conduit les hommes à des actes de barbarie et de terrorisme impensables dans une société civilisée. Adolf Hitler avait compris que la débilité d'esprit prévalait parmi ses partisans : « J'utilise l'émotion pour le grand nombre, disait-il, et je réserve la raison pour quelques-uns. » Dans *Mein Kampf* il déclare : « Grâce à des mensonges adroits, répétés sans relâche, il est possible de faire croire aux gens que le ciel est l'enfer, et l'enfer

le ciel... Plus grand est le mensonge, plus promptement il est accepté. »

La débilité d'esprit est l'une des causes fondamentales du préjugé racial. La personne à l'esprit ferme examine toujours les faits avant d'en tirer des conclusions; en bref, elle post-juge. La personne à l'esprit débile tire une conclusion avant d'avoir examiné le premier fait; en bref, elle pré-juge et tombe dans le préjugé. Le préjugé racial s'appuie sur des craintes sans fondement, des soupçons et des incompréhensions. Il y a ceux qui sont assez débiles d'esprit pour croire à la supériorité de la race blanche et à l'infériorité de la race noire, en dépit des enquêtes des anthropologistes, qui démontrent solidement la fausseté de cette idée. Il y a les gens d'esprit débile qui prétendent que la ségrégation raciale se maintiendra parce que les Noirs restent en deçà de la moyenne aux points de vue académique, physique et moral. Ces gens ne sont pas assez clairvoyants pour comprendre que ces niveaux inférieurs sont le résultat de la ségrégation et de la discrimination. Ils ne se rendent pas compte qu'il est rationnellement erroné et sociologiquement insoutenable d'utiliser les effets tragiques de la ségrégation comme argument pour son maintien. Trop de politiciens dans le Sud savent fort bien que cette maladie de la débilité d'esprit atteint leurs mandants. Avec un zèle insidieux, ils font des déclarations incendiaires et propagent des déformations et des demi-vérités, qui font naître des craintes anormales et des antipathies maladives dans les esprits des Blancs non éduqués et défavorisés, les laissant dans une telle confusion qu'ils sont conduits à des actes de bassesse et de violence qu'une personne normale ne commet pas.

Il y a peu d'espoir pour nous tant que nous ne devenons pas assez fermes d'esprit pour briser les chaînes des préjugés, des demi-vérités et de la simple ignorance. Le type du monde actuel

ne nous permet pas le luxe de la débilité d'esprit. Une nation ou une civilisation qui continue à produire des hommes à l'esprit débile achète à crédit sa propre mort spirituelle.

II

Mais nous ne devons pas nous en tenir à l'entretien d'un esprit ferme. L'Évangile demande aussi un cœur tendre. Sans la douceur du cœur, la fermeté de l'esprit est froide et distante, laissant la vie dans un perpétuel hiver privé de la douceur du printemps et de l'agréable chaleur de l'été. Quoi de plus tragique que de voir une personne qui s'est élevée jusqu'aux hauteurs disciplinées de la fermeté d'esprit, mais a sombré en même temps dans les abîmes sans chaleur de la dureté de cœur?

L'homme au cœur dur n'aime jamais vraiment. Il s'engage dans un utilitarisme sordide qui apprécie les autres en raison surtout de leur utilité pour lui-même. Jamais il ne fait l'expérience de la beauté de l'amitié, parce qu'il est trop froid pour éprouver de l'affection pour un autre et trop égocentrique pour partager la joie et la peine d'autrui. Il est une île qu'aucun lien d'amour ne relie au continent de l'humanité. L'homme au cœur dur est incapable de compassion authentique. Il n'éprouve nulle émotion devant les peines et les afflictions de ses frères. Il passe chaque jour devant des hommes infortunés, mais jamais il ne les voit vraiment. Il donne des dollars à une œuvre valable de charité, mais il ne donne rien de son esprit.

L'individu au cœur dur ne voit jamais les hommes en tant qu'hommes; il les voit plutôt comme de simples objets ou comme les dents impersonnelles d'un engrenage tournant sans fin. Dans la grande roue de l'industrie, il voit les hommes en tant que

mains. Dans la roue massive de la vie urbaine, il voit les hommes comme les doigts dans une multitude. Dans la roue mortelle de la vie militaire, il voit les hommes comme matricules d'un régiment. Il dépersonnalise la vie.

Jésus a souvent montré les caractéristiques de l'homme au cœur dur. Le riche insensé fut condamné, non parce qu'il était d'esprit débile, mais plutôt parce qu'il n'avait pas un cœur tendre. Pour lui, la vie était un miroir où il se contemplait lui-même et non une fenêtre ouverte sur les autres. Le mauvais riche alla en enfer, non parce qu'il était fortuné, mais parce que son cœur n'était pas assez tendre pour voir Lazare et qu'il ne fit aucun effort pour franchir l'abîme entre lui-même et son frère.

Jésus nous rappelle que la vie bonne combine la fermeté du serpent et la tendresse de la colombe. Avoir les qualités du serpent sans celles de la colombe, c'est être sans ardeur, vil et égoïste. Avoir les qualités de la colombe sans celles du serpent, c'est être sentimental, anémique et sans but. Nous devons combiner les antithèses fortement marquées.

En tant que Noirs, nous devons réunir fermeté d'esprit et tendresse de cœur, si nous devons marcher de façon constructive vers le but de la liberté et de la justice. Les individus à l'esprit débile parmi nous estiment que la seule manière de traiter avec l'oppression est de s'y adapter. Ils acceptent la ségrégation et s'y résignent. Ils préfèrent rester opprimés. Lorsque Moïse conduisit les enfants d'Israël de l'esclavage d'Égypte à la liberté de la Terre promise, il découvrit que les esclaves n'accueillent pas toujours bien leurs libérateurs. Ils préféreraient supporter ces maux qu'ils ont, comme Shakespeare l'a noté, plutôt que d'aller vers d'autres qu'ils ignorent. Ils préfèrent « les pots de viande d'Égypte » aux épreuves de l'émancipation. Mais ce n'est pas là une issue. L'acceptation dans un esprit débile, c'est de la lâcheté.

Mes amis, nous ne pouvons gagner le respect des Blancs du Sud et d'ailleurs si nous voulons vendre l'avenir de nos enfants pour notre sécurité et notre confort personnels. En outre, nous devons apprendre qu'accepter passivement un système injuste, c'est coopérer avec ce système et par là se rendre complice de sa malice.

Et il y a parmi nous des individus au cœur dur et aigri qui voudraient combattre l'adversaire par la violence physique et la haine corrosive. La violence ne donne que des victoires passagères; en créant beaucoup plus de problèmes sociaux qu'elle n'en résout, la violence n'apporte jamais de paix durable. Je suis convaincu que si nous succombons à la tentation d'user de violence dans notre combat pour la liberté, les générations futures connaîtront une nuit d'amertume longue et désolée car notre legs principal sera le règne sans fin du chaos. Une Voix, qui se répercute d'âge en âge dans les couloirs du temps, dit à chaque Pierre excité : « Remets ton épée au fourreau. » L'histoire est encombrée des débris des nations qui n'ont pas suivi l'ordre du Christ.

III

Une troisième voie s'ouvre à notre quête de liberté et c'est la résistance non violente, qui combine la fermeté de l'esprit et la tendresse du cœur; elle évite la complaisance et l'inaction de l'esprit débile aussi bien que la violence et l'amertume du cœur dur. Ma conviction est que cette méthode doit guider notre action dans la crise actuelle des relations raciales. Par la résistance non violente, nous serons capables de nous opposer au système injuste en même temps que d'aimer les auteurs de ce système. Nous devons travailler passionnément et implacablement pour obtenir nos droits de citoyens à part entière,

mais que jamais on ne puisse dire, mes amis, que pour l'obtenir nous avons usé des méthodes inférieures de fausseté, malice, haine et violence.

Je ne voudrais pas conclure sans appliquer le texte à la nature de Dieu. La grandeur de notre Dieu tient au fait qu'Il est à la fois ferme d'esprit et tendre de cœur. Il possède les deux qualités d'austérité et de douceur. Toujours prête à souligner l'un et l'autre des attributs de Dieu, la Bible exprime sa fermeté d'esprit dans sa justice et son courroux, sa tendresse de cœur dans son amour et sa grâce. Dieu a les deux bras étendus. L'un est assez fort pour entourer de justice, l'autre est assez doux pour nous embrasser de grâce. D'une part, Dieu est un Dieu de justice qui punit Israël de son obstination; d'autre part, il est le Père qui pardonne et dont le cœur se remplit d'une joie indicible au retour de l'enfant prodigue.

Je suis heureux que nous adorions un Dieu à la fois ferme d'esprit et tendre de cœur. Si Dieu n'était que ferme d'esprit, il serait un despote froid et sans ardeur, assis en quelque ciel lointain « contemplant toutes choses », comme écrit Tennyson dans *The Palace of Art*. Il serait le « moteur non mû » d'Aristote, se connaissant lui-même mais n'aimant nul autre. Mais si Dieu n'était que tendre de cœur, il serait trop mou et sentimental pour agir lorsque les choses vont de travers et incapable de contrôler ce qu'il a fait. Il serait comme le Dieu aimable de H. G. Wells dans *Dieu, le roi invisible*, qui désire beaucoup faire un monde bon, mais se trouve désarmé devant la puissance naissante du mal. Dieu n'est ni dur de cœur ni débile d'esprit. Il est assez ferme d'esprit pour transcender le monde; il est assez tendre de cœur pour y vivre. Il ne nous laisse pas seuls dans nos luttes et nos combats. Il nous recherche dans les ténèbres et souffre avec nous et pour nous dans notre sort tragique de prodigues.

Parfois nous avons besoin de savoir que le Seigneur est un Dieu de justice. Lorsque les géants endormis de l'injustice surgissent sur la terre, nous avons besoin de savoir qu'il y a un Dieu de puissance qui peut les faucher comme l'herbe et les laisser se dessécher comme du foin coupé. Lorsque nos efforts les plus acharnés ne peuvent arrêter la vague déferlante de l'oppression, nous avons besoin de savoir qu'il y a dans cet univers un Dieu dont la force sans égale est l'exact opposé de la faiblesse sordide de l'homme. Mais il y a aussi des temps où nous avons besoin de savoir que Dieu est amour et miséricorde. Lorsque nous sommes ébranlés par les vents froids de l'advetsité et battus par la tempête furieuse du désappointement, lorsque notre folie et notre péché nous égarent en quelque région lointaine et destructive, que nous nous sentons frustrés dans un étrange sentiment de nostalgie, nous avons besoin de savoir qu'il y a Quelqu'un qui nous aime, prend soin de nous, nous comprend et nous donnera une autre chance. Lorsque les jours deviennent ténébreux et les nuits lugubres, nous pouvons être heureux que notre Dieu combine en sa nature une synthèse créatrice d'amour et de justice, qui nous conduira par les vallées sombres de la vie jusqu'aux sentiers lumineux de l'espérance et de l'accomplissement.

II

NON-CONFORMISTE TRANSFORMÉ

Ne vous conformez pas à ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit.

ROMAINS 12, 2.

« Ne vous conformez pas... » est un conseil difficile en une génération où les pressions de masse ont inconsciemment conditionné nos esprits et nos pieds à se mouvoir aux battements rythmiques du statu quo. Beaucoup de voix et de forces nous poussent à choisir le sentier de la moindre résistance; elles nous commandent de ne jamais lutter pour une cause impopulaire et de ne jamais nous trouver dans une minorité pathétique de deux ou trois.

Certaines même de nos disciplines intellectuelles nous persuadent de la nécessité de nous conformer. Certains sociologues philosophes suggèrent que la moralité n'est que le consensus du groupe et que les voies communes sont les voies correctes. Certains psychologues affirment que l'ajustement mental et émotionnel est la récompense du fait de penser et d'agir comme tout le monde.

Succès, approbation et conformisme sont les maîtres-mots du monde moderne, où chacun semble implorer la sécurité anesthésiante de l'identification à la majorité.

I

En dépit de cette tendance prédominante au conformisme, nous, chrétiens, avons pour mission d'être non conformistes. L'apôtre Paul, qui connaissait les réalités intérieures de la foi chrétienne, a donné ce conseil : « Ne vous conformez pas à ce

monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » Nous sommes appelés à être des hommes de conviction, non de conformisme; de noblesse morale, non de respectabilité sociale. Nous avons reçu ordre de vivre différemment et selon une fidélité plus haute.

Tout vrai chrétien est citoyen de deux mondes, celui du temps et celui de l'éternité. Paradoxalement, nous sommes dans le monde et cependant nous ne sommes pas du monde. Aux chrétiens de Philippes, Paul écrivit : « Nous sommes une colonie du ciel. »[1] Ils comprenaient ce qu'il voulait dire, car leur cité de Philippes était une colonie romaine. Lorsque Rome désirait romaniser une province, elle y établissait une petite colonie qui vivait selon la loi romaine et les coutumes romaines et qui, bien qu'en pays étranger, tenait fermement à son allégeance romaine. Cette minorité puissante et créatrice répandait l'évangile de la culture romaine. Bien que l'analogie soit imparfaite — les colons romains vivaient dans un cadre d'injustice et d'exploitation, c'est-à-dire le colonialisme — l'Apôtre indique la responsabilité des chrétiens à pénétrer un monde non chrétien des idéaux d'un ordre plus élevé et plus noble. Vivant dans une colonie du temps, nous sommes finalement responsables envers l'empire de l'éternité. Comme chrétiens, nous ne devons jamais subordonner notre fidélité suprême à aucune coutume liée au temps, à aucune idée liée à la terre, car au cœur de notre univers il existe une réalité plus haute — Dieu et son Royaume d'amour — à laquelle nous devons être conformés.

Cet ordre de ne pas nous conformer à ce monde ne vient pas seulement de Paul, mais aussi de notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ, le non-conformiste le plus engagé du monde, dont le non-

1. Philippiens 3, 20 (Moffat).

conformisme moral lance encore son défi à la conscience de l'humanité.

Si une société opulente veut nous enjôler et nous amener à croire que le bonheur est dans la dimension de nos automobiles, l'aspect impressionnant de nos maisons et le coût de nos vêtements, Jésus nous rappelle : « La vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance. »[2]

Si nous sommes soumis à la tentation d'un monde dominé par la promiscuité sexuelle et rendu fou par une philosophie de *self-expression*, Jésus nous dit que « celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà dans son cœur commis l'adultère avec elle »[3].

Si nous refusons de souffrir pour la justice et choisissons de suivre le chemin du confort plutôt que de la conviction, nous entendons Jésus dire : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »[4]

Si dans notre orgueil spirituel nous nous glorifions d'avoir atteint le sommet de l'excellence morale, Jésus nous avertit : « Les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume des cieux. »[5]

Si, par un détachement sans compassion et un individualisme arrogant, nous laissons sans réponse les besoins des défavorisés, le Maître nous dit : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »[6]

Si nous permettons à l'étincelle de la revanche d'allumer dans nos cœurs la haine pour nos ennemis, Jésus enseigne : « Aimez

2. Luc 12, 15.
3. Matthieu 5, 28.
4. Matthieu 5, 10.
5. Matthieu 21, 31.
6. Matthieu 25, 40.

vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. »[7]

En tous temps et en tous lieux, la morale d'amour de Jésus est une lumière rayonnante qui révèle la laideur de notre conformisme sans élan.

Malgré cet appel impératif à vivre différemment, nous avons cultivé un esprit de masse et nous avons évolué de cet extrême qu'est l'individualisme farouche vers cet extrême plus grand encore qu'est le collectivisme farouche. Nous ne faisons pas l'histoire, nous sommes faits par l'histoire. Longfellow déclare : « En ce monde, un homme doit être ou l'enclume ou le marteau »[8], signifiant par là qu'il doit ou modeler la société ou être modelé par elle. Qui douterait qu'aujourd'hui la plupart des hommes soient enclumes et taillés sur le patron de la majorité ? Ou bien, pour prendre une autre image, la plupart des hommes, et des chrétiens en particulier, sont des thermomètres qui indiquent ou enregistrent la température de l'opinion majoritaire, et non des thermostats qui transforment et règlent la température de la société.

Beaucoup de gens n'ont pas de peur plus terrible que de prendre une position qui s'écarte nettement et clairement de l'opinion courante. La tendance du grand nombre est d'adopter un point de vue assez ambigu pour tout inclure et assez populaire pour inclure tout le monde. En même temps s'est développé un culte désordonné du gigantisme. Nous vivons à une époque de « jumboïsme », où les hommes trouvent sécurité en ce qui est grand et vaste : grandes villes, grands buildings, grandes corporations.

7. Matthieu 5, 44.
8. *Hyperion*, Livre IV, chap. 7.

Ce culte du gabarit en a conduit beaucoup à craindre d'être identifiés à une idée minoritaire. Ils ne sont pas rares ceux qui chérissent un idéal élevé et noble, mais le cachent sous le boisseau par crainte d'être réputés différents. De nombreux Sudistes blancs sincères sont en privé opposés à la ségrégation et à la discrimination, mais ils appréhendent d'encourir la condamnation publique. Des millions de citoyens sont profondément troublés en constatant que le complexe militari-industriel règle trop souvent la politique nationale, mais ils ne voudraient point passer pour non patriotes. D'innombrables Américains loyaux estiment qu'un organisme mondial comme l'O.N.U. devrait inclure même la Chine rouge, mais ils craignent d'être désignés comme sympathisants communistes. Une légion de personnes réfléchies reconnaît que le capitalisme traditionnel doit évoluer si notre important revenu national doit être équitablement distribué, mais ils craignent que leurs critiques les fassent paraître non américains. De nombreuses jeunes personnes, décentes et saines, se laissent entraîner dans des actions malsaines, que personnellement elles n'approuvent pas ni même ne goûtent, parce qu'elles sont gênées de dire non quand la bande dit oui. Combien *peu* de gens ont l'audace d'exprimer publiquement leurs convictions, et combien *beaucoup* avouent être « astronomiquement intimidés » !

Le conformisme aveugle nous rend si soupçonneux à l'égard d'un individu qui insiste pour dire ce qu'il croit réellement, que nous ne craignons pas de menacer ses libertés civiles. Si un homme, qui croit vigoureusement à la paix, est assez fou pour porter un calicot dans une manifestation publique, ou si un homme du Sud, de race blanche, croyant au rêve américain de la dignié et riche de personnalité humaine, se hasarde à inviter un Noir chez lui et à se joindre à lui dans sa lutte pour la liberté, il est exposé à se voir convoqué devant quelque instance d'enquête

légale. Il est très certainement communiste s'il épouse la cause de la fraternité humaine!

Thomas Jefferson a écrit : « J'ai juré sur l'autel de Dieu hostilité éternelle à toute forme de tyrannie sur l'esprit de l'homme. »[9] Pour les conformistes et les modeleurs de la mentalité conformiste, ces paroles doivent sûrement sonner comme une doctrine dangereuse et radicale. Avons-nous laissé s'affaiblir à ce point la lampe de la pensée indépendante que si Jefferson écrivait et vivait de nos jours ces paroles, nous y trouverions motif à le poursuivre et à enquêter sur son compte? Si les Américains permettent que le contrôle de la pensée, le contrôle de l'activité, le contrôle de la liberté se poursuivent, nous irons sûrement vers les ombres du fascisme.

II

Nulle part la tragique tendance au conformisme n'est plus évidente que dans l'Église, une institution qui a souvent servi à cristalliser, conserver et même bénir les conceptions de l'opinion majoritaire. La reconnaissance par l'Église autrefois de l'esclavage, de la ségrégation raciale, de la guerre et de l'exploitation économique témoigne du fait qu'elle a prêté l'oreille à l'autorité du monde plus qu'à l'autorité de Dieu. Appelée à être la gardienne morale de la communauté, l'Église a parfois préservé ce qui était contraire à la morale. Appelée à combattre les maux sociaux, elle est restée silencieuse derrière ses vitraux. Appelée à conduire les hommes sur les grand-routes de la fraternité et à les inviter à dépasser les bornes étroites de race et de classe, elle a énoncé et pratiqué l'exclusivisme racial.

---

9. *Writings*, vol. X, p. 173.

Nous, les prédicateurs, nous avons aussi été tentés par le culte séduisant du conformisme. Séduits par les symboles du succès selon le monde, nous avons mesuré nos réalisations à la taille de notre personnage. Nous sommes devenus des *showmen* pour plaire aux fantaisies et aux caprices de la foule. Nous prononçons des sermons rassurants; nous évitons de dire du haut de nos chaires tout ce qui pourrait troubler les vues respectables des membres confortables de nos communautés. Ministres de Jésus-Christ, avons-nous sacrifié la vérité sur l'autel de l'intérêt personnel et, comme Pilate, aligné nos convictions sur les demandes de la foule?

Il nous faut retrouver la flamme évangélique des premiers chrétiens, qui furent non-conformistes au sens le plus vrai du mot et refusèrent de régler leur témoignage sur les perspectives du monde. Volontairement, ils sacrifièrent réputation, fortune, vie même à une cause qu'ils savaient être juste. Petits par le nombre, ils furent des géants par la qualité. La puissance de leur évangile mit fin à des plaies barbares comme l'infanticide et les combats sanglants des gladiateurs. Finalement, ils gagnèrent à Jésus-Christ tout l'empire romain.

Mais peu à peu l'Église s'enfonça si bien dans la richesse et le prestige qu'elle commença à diluer les fortes demandes de l'évangile et à se conformer aux voies du monde. Et depuis lors l'Église n'a plus été qu'une trompette faible et inefficace aux sons incertains. Si l'Église de Jésus-Christ doit retrouver sa puissance, son message et son retentissement authentique, elle doit se conformer uniquement aux demandes de l'évangile.

L'espoir d'un monde sûr et où il fait bon vivre repose sur des non-conformistes disciplinés, donnés à la justice, à la paix, à la fraternité. Les pionniers en liberté humaine, académique, scientifique et religieuse ont toujours été des non-conformistes. En

tout ce qui regarde le progrès de l'humanité, faites confiance au non-conformiste!

Dans son essai *Self-Reliance*, Emerson a écrit : « Qui veut être un homme doit être non conformiste. » L'apôtre Paul nous rappelle que qui veut être chrétien doit aussi être non conformiste. Tout chrétien qui aveuglément accepte les opinions de la majorité et suit par crainte et timidité un sentier d'opportunisme et d'approbation sociale est un esclave mental et spirituel. Notez bien ces mots de la plume de James Russell Lowell :

> « Esclaves ceux qui craignent de parler
> pour le tombé et pour le faible;
> Esclaves ceux qui refusent de choisir
> haine, raillerie et injure
> plutôt que de détourner en silence
> d'une vérité qui s'impose;
> Esclaves ceux qui n'osent pas
> être dans le droit avec deux ou trois. »[10]

III

En lui-même pourtant le non-conformisme n'est pas nécessairement bon et il ne jouit parfois d'aucun pouvoir de transformation et de rédemption. *Per se*, il n'a pas de valeur salutaire et peut en certains cas ne représenter guère qu'une forme d'exhibitionnisme. Dans la dernière moitié du texte, Paul nous présente une formule de non-conformisme constructif : « Transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » Le non-conformisme est créateur lorsqu'il est contrôlé et dirigé par une vie transformée; il est constructif lorsqu'il comporte une nouvelle vision mentale.

10. *Stanzas on Freedom* (extrait).

En ouvrant nos vies à Dieu dans le Christ, nous devenons des créatures nouvelles. Cette expérience, dont Jésus parle comme d'une nouvelle naissance, est essentielle si nous devons être des non-conformistes transformés et exempts de cette justice et de cette rectitude si froides qui trop souvent caractérisent le non-conformiste. Quelqu'un a dit : « J'aime les réformes, mais je hais les réformateurs. » Un réformateur peut être un non-conformiste non transformé, que sa rébellion contre les maux de la société a laissé ennuyeusement rigide et déraisonnablement impatient.

Ce n'est que par une transformation spirituelle intérieure que nous pouvons obtenir la force de combattre avec rigueur les maux du monde dans un esprit d'humilité et d'amour. Le non-conformiste transformé ne consent en outre jamais à cette espèce passive de patience qui est excuse pour ne rien faire. Et sa propre transformation lui évite de prononcer des paroles irresponsables, qui indisposent sans réconcilier, comme de former des jugements hâtifs qui sont aveugles à la nécessité du progrès social. Il reconnaît que le changement social n'est pas pour demain, tout en travaillant comme s'il le pensait une possibilité imminente.

Cette heure de l'histoire demande un groupe engagé de non-conformistes transformés. Notre planète tremble au bord de l'annihilation atomique; de dangereuses passions d'orgueil, de haine, d'égoïsme sont installées dans nos vies; la vérité gît prostrée sur les collines raboteuses de calvaires sans noms; et les hommes se prosternent devant les faux dieux du nationalisme et du matérialisme. Notre monde sera sauvé du sort qui le menace non par l'adaptation complaisante de la majorité conformiste, mais par l'inadaptation créatrice de la minorité non-conformiste.

Il y a quelques années, le professeur Bixler nous a rappelé le danger d'une surestimation de la vie bien adaptée. Chacun

cherche passionnément à être bien adapté. Nous devons, bien sûr, être bien adaptés si nous voulons éviter les personnalités neurotiques et schizophréniques, mais il y a dans notre monde des choses auxquelles des hommes de bonne volonté doivent être mal adaptés. J'avoue n'avoir jamais tendu à m'adapter aux maux de la ségrégation ni aux effets paralysants de la discrimination, à la dégénérescence morale de la bigoterie religieuse ni aux effets corrosifs du sectarisme qui en est proche, aux conditions économiques qui privent l'homme de travail et de pain, ni aux insanités du militarisme ni aux effets auto-destructeurs de la violence physique. Le salut de l'homme est aux mains du mal adapté créateur. Il nous faut aujourd'hui des hommes mal adaptés comme Shadrac, Meshac et Abednego qui, lorsqu'ils reçurent du roi Nabuchodonosor l'ordre de se prosterner devant une statue d'or, dirent sans équivoque : « Le Dieu que nous servons est capable de nous délivrer... mais (même) s'Il ne le fait pas... nous ne servirons pas ton dieu! »[11]; comme Thomas Jefferson qui, à une époque adaptée à l'esclavage, écrivit : « Nous tenons pour évidentes ces vérités que tous les hommes sont créés égaux, qu'ils sont tous dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables, dont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur »[12]; comme Abraham Lincoln, qui eut la sagesse de discerner que cette nation ne pourrait survivre mi-esclave et mi-libre; et suprêmement comme Notre-Seigneur qui, au milieu de la machine militaire compliquée et fascinante de l'empire romain, rappela à ses disciples que « tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive »[13]. Par de telles inadaptations, une génération déjà décadente peut être appelée à ces choses qui tendent à la paix.

11. Daniel 3, 17-18.
12. *The Declaration of Independence* (extrait).
13. Matthieu 26, 52.

Honnêtement, je dois admettre que le non-conformisme transformé, toujours coûteux et jamais confortable, peut signifier s'avancer dans une vallée d'ombre où l'on souffre, où l'on perd son emploi, où l'on entend sa petite fille de six ans demander : « Papa, pourquoi dois-tu si souvent aller en prison ? » Mais nous nous trompons gravement en pensant que le christianisme nous protège de la peine et de la souffrance de cette existence mortelle. Le christianisme a toujours souligné que la croix précède la couronne. Pour être chrétien, chacun doit porter sa croix, avec toutes ses difficultés et son poids épuisant et tragique, et porter cette croix jusqu'à ce qu'elle laisse ses marques sur nous et nous rachète de cette façon excellente qui ne vient que par la souffrance.

En ces jours de confusion mondiale, il y a un besoin terrible d'hommes et de femmes qui acceptent de se battre avec courage pour la vérité. Nous avons besoin de chrétiens qui fassent écho aux paroles de John Bunyan à son geôlier qui, après douze ans de prison, lui promettait la liberté s'il acceptait de ne plus prêcher :

> « S'il n'y a rien à faire, sinon en faisant de ma conscience un massacre continuel et un étal de boucher, sinon en m'arrachant les yeux pour me confier à la direction d'un aveugle, comme je soupçonne certains de le vouloir, j'ai décidé, le Dieu tout-puissant étant mon aide et mon bouclier, de souffrir encore, si cette vie fragile peut durer si longtemps, jusqu'à ce que la mousse pousse sur mes sourcils, plutôt que de violer ainsi ma foi et mes principes. »[14]

Il nous faut choisir. Continuerons-nous à marcher au rythme du conformisme et de la respectabilité ou bien, prêtant l'oreille au

14. William Hamilton NELSON, *Tinker and Thinker : John Bunyan* (1928).

battement d'un tambour plus distant, irons-nous vers son appel ? Marcherons-nous seulement à la musique du temps, ou bien, risquant la critique et l'insulte, marcherons-nous à la musique salvatrice des âmes, à la musique de l'éternité ? Plus que jamais dans le passé, nous sommes aujourd'hui affrontés au monde de demain. « Ne vous conformez pas à ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. »

III

ÊTRE UN BON PROCHAIN

Et qui est mon prochain?

LUC 10, 29.

Je voudrais vous parler d'un homme bon, dont la vie exemplaire sera toujours une lumière éclatante troublant la conscience endormie de l'humanité. Sa bonté ne se fondait pas sur une confiance passive en un credo particulier, mais sur sa participation active à une action salvatrice de vie; non sur un pèlerinage moral atteignant son but, mais sur une morale d'amour qui lui faisait parcourir les grand-routes de la vie. Il était bon parce qu'il était un bon « prochain ».

La préoccupation éthique de cet homme est exprimée dans une merveilleuse petite histoire, qui débute par une discussion théologique sur la signification de la vie éternelle et s'achève par une expression concrète de compassion sur une route dangereuse. Une question est posée à Jésus par un homme qui a été formé dans tous les détails de la loi juive : « Maître, que dois-je faire pour avoir en partage la Vie éternelle ? » La réponse est prompte : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Qu'y lis-tu ? » Après un moment, le légiste récite point par point : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit; et ton prochain comme toi-même. » Alors vient la parole décisive de Jésus : « Tu as répondu juste; fais cela et tu vivras. »

Le légiste restait préoccupé. « Pourquoi, pourrait demander la foule, un homme expert dans la Loi pose-t-il une question qu'un novice même pourrait résoudre ? » Voulant se justifier et montrer que la réponse de Jésus était loin de suffire, il demanda :

« Et qui est mon prochain ? » Le légiste poussait ainsi le débat à un point qui pouvait faire tourner la conversation en une discussion théologique abstraite. Mais Jésus, décidé à ne point se laisser prendre dans la « paralysie de l'analyse », saisit la question au vol et la dépose dans un tournant dangereux entre Jérusalem et Jéricho.

Il raconte l'histoire d' « un homme » qui descendait de Jérusalem à Jéricho et tomba au milieu de voleurs qui le dépouillèrent, le battirent et le laissèrent à demi-mort. Par bonheur, un prêtre apparut, mais il prit l'autre côté de la route et passa. Peu après, un lévite agit de même. Enfin apparut un Samaritain, un sang-mêlé d'un peuple avec lequel les Juifs n'avaient pas de rapports. Voyant le blessé, il fut ému de compassion, lui donna les premiers soins, « le chargea sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et prit soin de lui ».

Qui est mon prochain ? « Je ne sais pas son nom », répond en substance Jésus. « C'est celui envers qui vous agissez en bon compagnon. C'est celui qui se trouve dans le besoin au bord de la route. Il n'est ni Juif ni Gentil ; il n'est ni Russe ni Américain ; il n'est ni Blanc ni Noir. C'est « un homme » — tout homme dans le besoin — sur l'une des nombreuses « routes de Jéricho » de la vie. » Jésus définit donc le prochain non par une formule théologique, mais par une situation vitale.

En quoi consistait la bonté du bon Samaritain ? Pourquoi sera-t-il toujours un modèle et une inspiration dans la vertu de bonne relation ? Il me semble que la bonté de cet homme peut être décrite d'un seul mot : l'altruisme. Le bon Samaritain était altruiste jusqu'au fond du cœur. Qu'est-ce que l'altruisme ? Le dictionnaire le définit comme « le souci et le dévouement pour l'intérêt des autres ». Le Samaritain était bon parce qu'il faisait de la préoccupation d'autrui la première loi de sa vie.

I

Le Samaritain était capable d'un *altruisme universel*. Il percevait avec acuité ce qui est au-delà des éternels accidents de race, de religion, de nationalité. L'une des grandes tragédies du long voyage de l'homme sur les grand-routes de l'histoire a été la restriction du souci du prochain à la tribu, à la race, à la classe, à la nation. Le Dieu de l'Ancien Testament était un dieu tribal et la morale était tribale. « Tu ne tueras point » signifiait : « Tu ne tueras point un frère israélite, mais pour l'amour de Dieu tue un Philistin ! » La démocratie grecque embrassait une certaine aristocratie, mais non les hordes d'esclaves grecs dont le travail construisit les cités-États. L'universalisme qui est au centre de notre Déclaration d'Indépendance a été honteusement nié par l'épouvantable tendance de l'Amérique à substituer « certains » à « tous ». Beaucoup de gens, dans le Nord et dans le Sud, croient encore que l'affirmation « Tous les hommes sont créés égaux » signifie « Tous les hommes blancs sont créés égaux ». Notre inébranlable dévouement au capitalisme accapareur nous rend plus concernés par la sécurité économique des capitaines d'industrie que par les travailleurs dont la sueur et le savoir-faire assurent le fonctionnement de l'industrie.

Quelles sont les conséquences désastreuses de cette attitude à courte vue, centrée sur le groupe ? Cela signifie que personne ne se soucie réellement de ce qui arrive aux gens en dehors de son propre groupe. Si un Américain ne se soucie que de sa nation, il ne sera pas concerné par les peuples d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud. N'est-ce pas pour cela que les nations s'engagent dans la folie de la guerre sans le plus mince sentiment de repentir ? N'est-ce pas pour cela que le meurtre d'un compatriote est un crime, mais que le meurtre des citoyens d'une autre nation

en guerre est un acte de vertu héroïque ? Si les industriels ne se soucient que de leurs intérêts personnels, ils passeront de l'autre côté quand des milliers de travailleurs perdront leur emploi et se trouveront abandonnés sur quelque route de Jéricho en raison de l'automation, et ils jugeront « socialiste » tout mouvement pour une meilleure distribution des ressources et une vie meilleure pour le travailleur. Si un homme blanc ne se soucie que de sa propre race, il passera sans intérêt auprès du Noir qui a été dépouillé de sa personnalité, privé de son sens de la dignité et laissé pour mort sur quelque bas-côté de la route.

Il y a quelques années, une auto transportant plusieurs membres d'une équipe de basket-ball d'un collège noir eut un accident sur une grand-route du Sud et trois des jeunes gens furent gravement blessés. Une ambulance fut immédiatement appelée, mais en arrivant au lieu de l'accident, le chauffeur, qui était blanc, déclara sans une excuse que ce n'était pas dans ses habitudes de servir des nègres, et il repartit. Un automobiliste de passage conduisit bénévolement les blessés au plus proche hôpital, mais le médecin de service déclara d'un ton hostile : « Nous ne prenons pas de nègres dans cet hôpital. » Lorsque les garçons arrivèrent enfin à un hôpital « de couleur », dans une ville à quelque cinquante milles du lieu de l'accident, l'un était mort et les deux autres moururent respectivement trente et cinquante minutes plus tard. Tous trois auraient probablement été sauvés s'ils avaient pu être soignés immédiatement. Ce n'est là qu'un des milliers d'incidents inhumains qui se produisent chaque jour dans le Sud, expression incroyable des conséquences barbares de toute éthique centrée sur la tribu, la nation ou la race.

La vraie tragédie de ce provincialisme est que nous voyons les gens comme des entités ou simplement comme des choses. Trop rarement nous voyons les gens véritablement en tant

qu' « hommes ». Une myopie spirituelle restreint notre vision aux accidents extérieurs. Nous voyons les gens comme juifs ou gentils, catholiques ou protestants, Chinois ou Américains, Noirs ou Blancs. Nous ne pensons pas à eux comme à des frères humains, faits de la même matière que nous, modelés sur la même image divine. Le prêtre et le lévite ne virent qu'un corps ensanglanté, non un être humain semblable à eux. Mais le bon Samaritain nous rappellera toujours qu'il faut détacher de nos yeux spirituels la cataracte du provincialisme et voir les hommes comme hommes. Si le Samaritain avait considéré le blessé d'abord comme un Juif, il ne se serait pas arrêté, car Juifs et Samaritains n'avaient pas de rapports. Il le vit d'abord comme être humain, qui n'était Juif que par accident. Le bon prochain regarde au-delà des accidents externes et il discerne ces qualités intérieures qui rendent tous les hommes humains et donc frères.

II

Le Samaritain était capable d'un *altruisme dangereux*. Il risqua sa vie pour sauver son frère. Si nous nous demandons pourquoi le prêtre et le lévite ne se sont pas arrêtés pour aider le blessé, de nombreuses hypothèses nous viennent à l'esprit. Peut-être ne pouvaient-ils se mettre en retard, allant à une importante réunion ecclésiastique? Peut-être les règles liturgiques leur interdisaient-elles de toucher un corps humain pendant les quelques heures précédant leurs fonctions au temple? Ou peut-être étaient-ils en route pour une assemblée de l'Association pour l'Amélioration de la Route de Jéricho? Dans ce cas, il s'agissait sans nul doute d'une nécessité réelle : il ne suffit pas, en effet, d'aider un individu blessé sur cette route; il est également important de changer les conditions qui rendent le brigandage possible.

La philanthropie est une bonne chose, mais elle ne doit pas conduire le philanthrope à négliger les circonstances d'injustice économique qui rendent la philanthropie nécessaire. Peut-être le prêtre et le lévite croyaient-ils qu'il vaut mieux guérir l'injustice à sa source plutôt que de se pencher sur un simple effet individuel!

Ce sont là des raisons probables de leur refus de s'arrêter; mais il y a encore une autre raison, souvent négligée : ils ont eu peur. La route de Jéricho était une route dangereuse. Lorsque j'ai visité la Terre sainte avec ma femme, nous avons loué une voiture et fait le trajet de Jérusalem à Jéricho. Tandis que nous roulions lentement sur cette route sinueuse et accidentée, je dis à ma femme : « Je comprends maintenant pourquoi Jésus a choisi cette route pour y situer sa parabole. » Jérusalem est à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et Jéricho à mille pieds au-dessous. La descente se fait en moins de trente km. De nombreux virages brusques se prêtent aux embuscades et exposent le voyageur à des attaques imprévisibles. Autrefois la route s'appelait la Montée du Sang. Il est donc possible que le prêtre et le lévite aient craint, s'ils s'arrêtaient, d'être attaqués eux aussi. Peut-être les brigands étaient-ils encore à proximité. Et le blessé ne pouvait-il pas être un faux blessé cherchant à attirer les passants à sa portée afin de s'en rendre maître vite et sans peine? J'imagine que le prêtre et le lévite se posèrent d'abord cette question : « Que m'arrivera-t-il si je m'arrête pour aider cet homme? » En raison même de sa préoccupation, le bon Samaritain renversa la question : « Qu'arrivera-t-il à cet homme si je ne m'arrête pas pour l'aider? » Le bon Samaritain était engagé dans un altruisme dangereux.

Nous nous demandons si souvent : « Qu'arrivera-t-il à mon emploi, à mon prestige, à mon rang, si je prends position dans

cette affaire ? Ma maison sera-t-elle dynamitée ? ma vie sera-t-elle menacée ? irai-je en prison ? » L'homme bon retourne toujours la question. Albert Schweitzer n'a pas demandé : « Que deviendront mon prestige et ma sécurité de professeur d'université, que deviendra mon standing d'organiste spécialiste de Bach, si je travaille avec le peuple d'Afrique ? » Il a demandé au contraire : « Qu'arrivera-t-il à ces millions de gens blessés par l'injustice si je ne vais pas vers eux ? » Abraham Lincoln n'a pas demandé : « Que m'arrivera-t-il si je proclame l'Émancipation et mets fin à l'esclavage ? » mais il a demandé : « Qu'arrivera-t-il à l'Union et aux millions de Noirs si je ne le fais pas ? » Le Noir engagé dans une profession ne demande pas : « Qu'arrivera-t-il à ma position assurée, à mon statut de classe moyenne, à ma sécurité personnelle, si je participe au mouvement qui veut mettre fin à la ségrégation ? », mais il demande : « Qu'arrivera-t-il à la cause de la justice et aux masses du peuple noir qui n'a jamais ressenti la chaleur d'une sécurité économique, si je ne participe pas activement et courageusement à ce mouvement ? »

Un homme ne se mesure pas, en définitive, à la place qu'il occupe aux moments de confort et de commodité, mais à celle qu'il occupe au temps de l'épreuve et de l'adversité. Le vrai prochain risquera sa situation, son prestige et même sa vie pour le bien-être des autres. Dans les vallées dangereuses et les sentiers hasardeux, il hissera son frère meurtri et brutalisé vers une vie plus haute et plus noble.

III

Enfin le Samaritain était doté d'un *altruisme excessif*. De ses propres mains, il pansa les blessures de l'homme et le chargea sur sa propre monture. Il eût été plus facile de payer une

ambulance pour conduire l'infortuné à l'hôpital, au lieu de risquer de voir son élégant habit souillé de sang.

L'altruisme authentique est plus que l'aptitude à la pitié; c'est l'aptitude à sympathiser. La pitié peut n'être pas beaucoup plus que le souci impersonnel vite prêt à envoyer un chèque, mais la vraie sympathie est le souci personnel qui réclame le don de soi. La pitié peut naître de l'intérêt pour une abstraction appelée humanité, mais la sympathie grandit à partir d'un souci pour un être humain particulier, qui gît dans le besoin sur un bas-côté de la vie. La sympathie est un sentiment fraternel pour la personne dans le besoin, pour sa peine, son angoisse, son fardeau. Nos efforts missionnaires échouent lorsqu'ils se fondent sur la pitié au lieu de se fonder sur une vraie *compassion*. Au lieu d'essayer de faire quelque chose *avec* les peuples africains et asiatiques, nous avons trop souvent cherché seulement à faire quelque chose *pour* eux. Une expression de pitié, dépourvue de sympathie authentique, conduit à une forme nouvelle de paternalisme qu'une personne qui se respecte ne peut accepter. Les dollars ont le pouvoir d'aider les enfants de Dieu blessés sur les routes de Jéricho de la vie, mais si ces dollars ne sont pas distribués par des mains compatissantes, ils n'enrichiront ni celui qui les donne ni celui qui les reçoit. Des millions de dollars missionnaires ont été envoyés en Afrique par des gens d'église qui souffriraient un million de morts avant de concéder à un seul Africain le privilège de s'associer au culte dans leur communauté. Des millions de dollars du Corps de la Paix sont investis en Afrique grâce au vote de certains hommes qui luttent implacablement pour empêcher les ambassadeurs africains de devenir membres de leurs clubs diplomatiques ou d'établir leur résidence dans leur propre voisinage. Le Corps de la Paix échouera s'il cherche à faire quelque chose *pour* les peuples défavorisés du monde; il réussira s'il

cherche de façon créatrice à faire quelque chose *avec* eux. Il échouera en tant que mouvement négatif visant à défaire le communisme; il réussira uniquement comme effort positif visant à débarrasser le monde de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie. L'argent sans amour est comme du sel sans saveur, qui n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Être un bon prochain requiert un engagement personnel. Le Samaritain a pansé de ses mains les blessures corporelles de l'homme attaqué et il a rayonné en outre assez d'amour pour panser les blessures de son esprit désemparé.

Une autre expression de l'altruisme excessif du bon Samaritain fut sa volonté de faire plus que son devoir. Après avoir soigné le blessé, il le mit sur sa monture, le conduisit à l'hôtellerie et déposa l'argent nécessaire à son entretien, assurant que s'il y avait des frais supplémentaires, il serait heureux d'y pourvoir. « Tout ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai lors de mon retour. » Même sans cela, il eût déjà dépassé toute règle possible sur le devoir envers un étranger blessé. Il alla plus loin que le deuxième mille[1]. Son amour était complet.

Le Dr Harry Emerson Fosdick a fait une distinction importante entre les obligations qui peuvent être imposées et celles qui ne le peuvent pas. Les premières sont réglées par les codes de la société et l'intervention vigoureuse des organes d'application de la loi. La violation de ces obligations, détaillée en des milliers de pages dans les livres de droit, a rempli de nombreuses prisons. Mais les obligations qui ne peuvent être imposées échappent aux lois de la société. Elles concernent des attitudes intérieures, des relations vraies de personne à personne, des expressions de

1. Allusion au conseil de Jésus : « Te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui » (Matthieu 5, 41).

compassion, que les traités juridiques ne peuvent régler et que les prisons ne peuvent rectifier. Des obligations de ce genre découlent de la soumission personnelle à une loi intérieure, écrite dans le cœur de l'homme. Les lois humaines assurent la justice, une loi supérieure produit l'amour. Nul code n'a jamais persuadé un père d'aimer ses enfants ou un mari de montrer son affection à sa femme. Les cours de justice peuvent l'obliger à donner à sa famille le pain du corps, elles ne peuvent lui faire donner le pain de l'amour. Un bon père obéit à ce qui ne peut lui être imposé de l'extérieur. Le bon Samaritain représente la conscience de l'humanité, parce que lui aussi obéit à ce qui ne pouvait lui être imposé. Aucune loi au monde n'eût pu produire cette compassion sans mélange, cet amour vrai, cet altruisme total.

Au sein de notre nation aujourd'hui un grand combat est en cours. C'est un combat pour la victoire sur un monstre appelé ségrégation et sur son inséparable jumeau appelé discrimination, un monstre qui pendant près de cent ans a parcouru ce pays, dépouillant des millions de Noirs de leur sens de la dignité et leur dérobant leur droit naturel à la liberté.

Ne succombons jamais à la tentation de croire que la législation et les décrets juridiques ne jouent qu'un rôle mineur dans la solution de ce problème. La moralité ne peut être mise en forme de lois, mais la conduite peut être réglementée. Les décrets juridiques ne peuvent changer les cœurs, mais ils peuvent retenir les sans-cœur. La loi ne peut faire qu'un employeur aime son employé, mais elle peut l'empêcher de refuser de m'engager à cause de la couleur de ma peau. Les habitudes des gens, sinon leurs cœurs, ont été et sont chaque jour modifiées par des actes législatifs, des décisions judiciaires et des mesures administratives. Ne nous laissons pas égarer par ceux qui soutiennent que la force de la loi ne peut mettre un terme à la ségrégation.

Ceci étant reconnu, nous devons admettre que la solution finale du problème racial se trouve dans la bonne volonté des hommes à obéir à ce qui n'est pas imposable du dehors. Les décisions des tribunaux et les organes fédéraux d'application de la loi sont d'une valeur inestimable pour réaliser la déségtégation, mais la déségrégation n'est qu'un pas, nécessaire mais partiel, vers le but final que nous visons, un mode de vie réellement inter-groupes et interpersonnel. La déségrégation détruira les barrières légales et rassemblera physiquement les hommes, mais quelque chose doit toucher les cœurs et les âmes pour que ces hommes se rassemblent spirituellement, parce que c'est naturel et juste. Une application énergique des droits civiques mettra fin à la ségrégation dans les services publics, qui fait obstacle à une vraie déségrégation de la société, mais elle ne peut mettre fin aux craintes, aux préjugés, à l'orgueil et à la déraison qui font obstacle à une société vraiment intégrée. Ces attitudes obscures et démoniaques ne disparaîtront que si les hommes sont possédés par la loi invisible et intérieure qui grave en leur cœur la conviction que tous les hommes sont frères et que l'amour est pour l'humanité l'arme la plus puissante de transformation personnelle et sociale. L'intégration véritable sera réalisée par de véritables « prochains », volontairement soumis à des obligations non imposables.

Plus que jamais dans le passé, mes amis, les hommes de toutes races et nations sont aujourd'hui affrontés au bon voisinage. L'appel à une politique mondiale de bon voisinage est plus qu'une pierre de touche éphémère; c'est l'appel à une façon de vivre qui transformera notre élégie cosmique imminente en un psaume d'accomplissement créateur. Nous ne pouvons plus nous payer le luxe de « passer de l'autre côté ». Une telle folie s'appelait naguère une faiblesse morale; aujourd'hui elle

conduit au suicide universel. Nous ne pouvons longtemps survivre spirituellement séparés dans un monde géographiquement rassemblé. En dernière analyse, je ne puis ignorer le blessé de la route de Jéricho, parce qu'il est une part de moi-même et que je suis une part de lui-même. Sa souffrance me diminue et son salut me grandit.

Dans notre quête d'un amour du prochain qui devienne une réalité, nous avons pour nous guider, outre l'exemple stimulant du bon Samaritain, la vie magnanime de notre Christ. Son altruisme fut universel, car il pensait à tous les hommes, même publicains et pécheurs, comme à des frères. Son altruisme fut dangereux, car il traversa volontairement des routes hasardeuses pour une cause qu'il savait juste. Son altruisme fut excessif, car il choisit de mourir sur le calvaire, et l'histoire ne peut nous fournir d'expression plus magnifique de l'obéissance au non imposable.

IV

L'AMOUR EN ACTE

Alors Jésus dit : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. »
LUC 23, 34.

La grandeur d'âme de Jésus est rarement exprimée dans le Nouveau Testament avec plus de clarté et de solennité que dans ces paroles tombées de la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est le sommet de l'amour.

Nous ne comprendrons pleinement le sens profond de la prière de Jésus qu'après avoir remarqué que le texte débute par le mot « alors ». Au verset précédent nous lisons : « Arrivés au lieu-dit du Calvaire, ils l'y crucifièrent, ainsi que les malfaiteurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » Alors Jésus dit : « Père, pardonne-leur. » *Alors* qu'il allait s'enfoncer dans les abîmes d'une agonie lancinante. *Alors* que l'homme s'était ravalé au niveau le plus bas. *Alors* qu'il allait mourir d'une mort ignominieuse. *Alors* que les mains perverses de la créature avaient osé crucifier le Fils unique du Créateur. *Alors* Jésus dit : « Père, pardonne-leur. » Cet « alors » aurait fort bien pu être tout autre. Il eût pu dire : « Père, tire vengeance d'eux », ou « Père, déchaîne la foudre puissante de ta juste colère et détruis-les » ou encore « Père, ouvre les écluses de la justice et permets à l'avalanche étourdissante de la rétribution de déferler sur eux. » Mais rien de tout cela ne fut sa réponse. Bien que soumis à une agonie indicible, souffrant d'une douleur atroce, et méprisé et rejeté, néanmoins il s'écria : « Père, pardonne-leur. »

Retenons les deux leçons fondamentales qui peuvent être retirées de ce texte.

I

En premier lieu, c'est une merveilleuse expression de l'habileté de Jésus à joindre parole et action. L'une des grandes tragédies de la vie est que rarement les hommes jettent un pont entre la pratique et la théorie, entre l'agir et le dire. Beaucoup d'entre nous sont tragiquement divisés par une schizophrénie tenace. D'une part, nous professons fièrement certains principes, sublimes et nobles, mais d'autre part, nous pratiquons pitoyablement l'exacte antithèse de ces principes. Trop souvent nos vies se caractérisent par la vigueur du credo et l'anémie de l'action! Nous discourons éloquemment sur notre engagement aux principes du christianisme, mais nos vies sont saturées des pratiques du paganisme. Nous proclamons notre attachement à la démocratie, mais nous pratiquons lamentablement l'exact opposé du credo démocrate. Nous parlons de la paix avec passion, et nous préparons assidûment la guerre. Nous faisons des plaidoyers fervents pour la voie haute de la justice, et nous marchons résolument sur la voie basse de l'injustice. Cette dichotomie étrange, ce fossé douloureux entre ce qui *doit être* et ce qui *est*, représente le côté tragique du pèlerinage terrestre de l'homme.

Mais dans la vie de Jésus, nous découvrons que le pont est jeté. Jamais dans l'histoire il n'y eut d'exemple plus sublime d'unité entre la parole et l'action. Durant son ministère dans les villages ensoleillés de Galilée, Jésus parla avec passion du pardon. Cette doctrine étrange mit en éveil l'esprit curieux de Pierre : « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? »[1] Pierre voulait être fidèle à la loi et à la statistique. Mais Jésus répondit en affirmant

1. Matthieu 18, 21.

que le pardon est sans limites. « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » En d'autres termes, le pardon n'est pas une question de quantité, mais de qualité. Un homme ne peut pardonner jusqu'à quatre cent quatre-vingt-dix fois sans que le pardon s'intègre à la structure même de son être. Le pardon n'est pas un acte occasionnel; c'est une attitude permanente.

Jésus enseignait aussi à ses disciples à aimer leurs ennemis et à prier pour ceux qui les méprisaient. Aux oreilles de beaucoup, cet enseignement sonnait comme une musique étrange venue d'un pays inconnu. On leur avait appris à aimer leurs amis et à haïr leurs ennemis. Leurs vies avaient été orientées vers la réparation, selon la tradition longtemps honorée de la loi du talion. Et Jésus leur apprend que c'est seulement par un amour créateur envers leurs ennemis qu'ils peuvent être les enfants de leur Père des cieux et aussi que l'amour et le pardon sont des nécessités absolues pour la maturité spirituelle.

Le moment de l'épreuve arrive. Le Christ, l'innocent Fils de Dieu, est étendu sur une croix dressée, en une douloureuse agonie. Quelle place y a-t-il encore là pour l'amour et le pardon? Comment Jésus réagira-t-il? Que va-t-il dire? La réponse à ces questions éclate avec une splendeur majestueuse. Jésus redresse sa tête couronnée d'épines et s'écrie, en ces paroles aux proportions cosmiques : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est l'heure la plus belle de Jésus; c'est sa réponse céleste à son rendez-vous terrestre avec le destin.

Nous percevons la grandeur de cette prière en la confrontant avec la nature. Dans la finalité de sa structure propre, impersonnelle, la nature ne pardonne pas. Devant les appels suppliants de l'homme surpris par un ouragan furieux ou le cri d'angoisse

du maçon tombant de l'échafaudage, la nature n'exprime qu'une indifférence froide, calme et sans passion. Elle doit rester éternellement fidèle à ses lois fixes et immuables. Lorsque ces lois sont violées, elle n'a d'autre alternative que de suivre inexorablement sa voie d'uniformité. La nature ne pardonne pas, elle ne peut pas pardonner.

Ou bien comparez la prière de Jésus avec la lenteur de l'homme à pardonner. Nous vivons selon une philosophie qui veut que la vie consiste à venger ou à sauver la face. Nous nous inclinons devant l'autel de la revanche. A Gaza, Samson aveugle prie avec ferveur pour ses ennemis... mais pour leur destruction. La beauté potentielle de la vie humaine est constamment avilie par le retour incessant du rêve humain de vengeance.

Ou bien encore comparez la prière avec une société tout aussi peu prompte à pardonner. La société doit avoir ses étalons et ses normes. Elle doit avoir ses contrôles légaux et ses freins juridiques. Ceux qui tombent en dessous des normes et ceux qui enfreignent les lois sont souvent abandonnés dans un abîme sombre de condamnation et n'ont nul espoir d'une deuxième chance. Interrogez une jeune femme qui, après un moment de passion débordante, est devenue mère d'un enfant illégitime. Elle vous dira que la société est lente au pardon. Interrogez un fonctionnaire qui, dans la négligence d'un moment, a trahi la confiance du public. Il vous dira que la société est lente au pardon. Allez dans une prison et interrogez ses occupants, qui ont écrit des lignes honteuses sur les pages de leurs vies. Par-delà les barreaux, ils vous diront que la société est lente au pardon. Poussez jusqu'au quartier des condamnés à mort et parlez avec les victimes tragiques de la criminalité. Tandis qu'ils se préparent à leur marche pathétique vers la chaise électrique, leur plainte désespérée est que la société ne pardonne pas. La peine de mort

est l'affirmation finale par laquelle la société déclare qu'elle ne pardonne pas.

Telle est l'histoire constante de l'humanité. Les océans de l'histoire sont agités par les vagues incessantes de la vengeance. L'homme ne s'est jamais élevé au-dessus de l'injonction de la loi du talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »[2] En dépit du fait que la loi de la vengeance ne résout aucun problème social, les hommes continuent à se plier à ses impératifs désastreux. L'histoire est encombrée des ruines des nations et des individus qui ont suivi ce chemin illusoire.

Du haut de la croix, Jésus a proclamé solennellement une loi plus haute. Il savait que la vieille philosophie de l'œil-pour-l'œil laisserait chacun aveugle. Il ne chercha pas à vaincre le mal par le mal. Il vainquit le mal par le bien. Crucifié par la haine, il répondit par l'amour.

Quelle leçon magnifique! Les générations peuvent naître et disparaître, les hommes continuer à adorer le dieu de la vengeance et à s'incliner devant l'autel de la revanche; mais toujours et toujours un rappel lancinant nous viendra de cette noble leçon du Calvaire : seule la bonté peut extirper le mal, seul l'amour peut vaincre la haine.

II

La prière de Jésus en croix nous donne une deuxième leçon. C'est une expression de la conscience qu'a Jésus de l'aveuglement intellectuel et spirituel de l'homme. « Ils ne savent ce qu'ils font. » Leur mal était l'aveuglement; leur besoin était la lumière. Nous

2. Exode 21, 23.

devons reconnaître que Jésus ne fut pas fixé à la croix par le péché seul mais aussi par l'aveuglement. Les hommes qui crièrent : « Crucifiez-le » étaient moins mauvais qu'aveugles. La populace railleuse qui bordait la route du Calvaire était composée d'hommes plus aveugles que méchants. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Quelle tragédie!

L'histoire abonde en témoignages de cette tragédie honteuse. Il y a des siècles, un sage appelé Socrate fut contraint à boire la ciguë. Les hommes qui réclamèrent sa mort n'étaient pas des hommes mauvais avec du sang de démon dans les veines. Au contraire, c'étaient de sincères et respectables citoyens de la Grèce. Ils crurent vraiment que Socrate était athée parce que son concept de Dieu avait une profondeur philosophique bien au-delà des concepts traditionnels. Socrate fut mis à mort non par méchanceté, mais par aveuglement. Saul n'était pas mal intentionné lorsqu'il persécutait les chrétiens. C'était un dévôt sincère et consciencieux dans la foi d'Israël. Il pensait être dans la bonne voie. Il persécuta les chrétiens non parce qu'il manquait de droiture, mais parce qu'il manquait de lumière. Les chrétiens qui s'engagèrent dans la voie de persécutions infâmes et d'inquisitions honteuses, n'étaient pas des hommes mauvais, mais des hommes mal guidés. Les ecclésiastiques qui crurent avoir mission divine de s'opposer au progrès de la science, sous la forme de la révolution copernicienne ou sous celle de la théorie darwinienne de l'évolution, n'étaient pas portés au mal mais mal informés. Et ainsi les paroles du Christ en croix sont profondément gravées sur l'une des plus inexprimables tragédies de l'histoire : « Ils ne savent ce qu'ils font. »

Cet aveuglement tragique s'exprime de nos jours de façons multiples et sinistres. Certains estiment encore que la guerre est la réponse aux problèmes du monde. Ils ne sont pas mauvais.

Au contraire, ce sont des citoyens bons et respectables, dont les idées sont drapées dans les plis du patriotisme. Ils parlent d'équilibre de la terreur. Ils croient sincèrement que la course aux armements aura des conséquences plus bénéfiques que maléfiques. Ils réclament donc avec passion des bombes plus grosses, des réserves nucléaires plus importantes, des engins balistiques plus rapides.

La sagesse née de l'expérience pourrait nous dire que la guerre est surannée. Il peut y avoir eu un temps où la guerre faisait figure de bien négatif en empêchant l'expansion et le développement d'une puissance mauvaise, mais la force destructive des armes modernes élimine même cette possibilité que la guerre puisse servir de bien négatif. Si nous admettons que la vie vaut d'être vécue et que l'homme a le droit de survivre, nous devons trouver une alternative à la guerre. A une époque où les véhicules spatiaux foncent dans le cosmos et où les missiles guidés tracent leurs courbes mortelles dans la stratosphère, aucune nation ne peut prétendre à la victoire dans une guerre. Une guerre dite limitée ne laisserait qu'un héritage catastrophique de souffrance humaine, de désordre politique et de désillusion spirituelle. Une guerre mondiale — Dieu nous en préserve! — ne laisserait que du feu couvant sous la cendre, en témoignage muet d'une espèce humaine que sa folie aurait conduite à une mort prématurée. Il y a aussi ceux qui sincèrement croient que le désarmement est un mal et la négociation internationale une abominable perte de temps. Notre monde est menacé par la sinistre perspective de l'anéantissement atomique, parce que trop nombreux sont encore ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

Notez aussi comment la vérité de ce texte se révèle dans les relations raciales. L'esclavage en Amérique a été perpétué non seulement par la malice humaine, mais aussi par l'aveuglement

humain. En vérité, la cause fondamentale du régime esclavagiste peut, dans une large mesure, être attribuée au facteur économique. Des hommes se sont convaincus qu'un régime économiquement aussi profitable devait être moralement justifiable. Ils ont formulé et élaboré des théories de supériorité raciale. Leurs rationalisations ont drapé des faussetés évidentes dans les vêtements superbes de la rectitude. Cette tragique tentative pour donner une sanction morale à un système économiquement profitable a donné naissance à la doctrine de la suprématie blanche. La Religion et la Bible ont été citées pour cristalliser le statu quo. On a fait appel à la Science pour prouver l'infériorité biologique du nègre. La logique philosophique elle-même a été manipulée pour donner une crédibilité intellectuelle au système de l'esclavage. Quelqu'un a mis l'argument de l'infériorité du nègre en une belle formule de syllogisme aristotélicien :

> Tous les hommes sont faits à l'image de Dieu;
> Or, comme chacun sait, Dieu n'est pas un nègre;
> Donc, le nègre n'est pas un homme.

Des hommes ont donc adroitement combiné les données de la religion, de la science et de la philosophie pour appuyer la doctrine de la suprématie blanche. Bientôt cette idée se trouva imprimée dans chaque manuel et prêchée du haut de pratiquement toutes les chaires. Elle devint partie intégrante de la culture. Et des hommes ont alors embrassé cette philosophie non plus comme la rationalisation d'un mensonge, mais comme l'expression d'une vérité dernière. Ils en sont arrivés à croire sincèrement que le Noir est par nature inférieur et que l'esclavage a été voulu par Dieu. En 1857, le système de l'esclavage a bénéficié de son plus grand support légal, grâce aux délibérations de la Cour Suprême des États-Unis, dans le jugement Dred Scott. La Cour

affirma que le Noir n'a aucun droit que le Blanc soit tenu de respecter. Les juges qui rendirent ce jugement n'étaient pas des hommes pervers. Au contraire, c'étaient des hommes respectables et dévoués. Mais ils étaient victimes d'aveuglement spirituel et intellectuel. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Tout le régime de l'esclavage fut perpétué en grande partie par des personnes sincères mais spirituellement ignorantes.

Cet aveuglement tragique se retrouve aussi dans la ségrégation raciale, cette proche cousine de l'esclavage. Quelques-uns des plus ardents défenseurs de la ségrégation sont sincères dans leurs croyances et sérieux dans leurs motivations. Bien que certains hommes ne soient ségrégationistes que pour des raisons d'opportunité politique et d'avantage économique, toute la résistance à l'intégration n'est pas le combat d'arrière-garde de bigots professionnels. Des gens pensent que leur effort pour maintenir la ségrégation est ce qu'il y a de mieux pour eux-mêmes, pour leurs enfants et pour la nation. Beaucoup fréquentent les églises et sont enracinés dans la foi religieuse de leurs mères et pères. Pressés de justifier religieusement leur conviction, ils soutiendront même que Dieu fut le premier ségrégationiste : « Les oiseaux rouges et les oiseaux bleus ne volent pas ensemble » soutiennent-ils. Leurs vues sur la ségrégation, insistent-ils, peuvent être rationnellement expliquées et moralement fondées. Pressés de justifier leur croyance en l'infériorité du Noir, ils se tournent vers quelque écrit pseudo-scientifique et soutiennent que le cerveau du Noir est plus petit que celui du Blanc. Ils ne savent pas ou ils refusent de savoir que l'idée d'une race inférieure ou supérieure a été réfutée avec la plus grande évidence par la science anthropologique. De grands anthropologues comme Ruth Benedict, Margaret Mead et Melville J. Herskovits s'accordent pour dire que, s'il peut y avoir à l'intérieur de chaque race des

individus supérieurs ou inférieurs, il n'y a pas de race supérieure ou inférieure. Et les ségrégationistes refusent de reconnaitre que la science a démontré qu'il y a quatre groupes sanguins et que ces quatre groupes se retrouvent à l'intérieur de n'importe quel groupe racial. Ils croient aveuglément à la valeur éternelle d'un mal appelé ségrégation et à la vérité intemporelle d'un mythe appelé suprématie blanche. Quelle tragédie! Des millions de Noirs ont été crucifiés par un aveuglement des consciences. Avec Jésus en croix, nous devons regarder nos oppresseurs avec amour et dire : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. »

III

De tout ce que j'ai essayé de dire il doit maintenant ressortir que la sincérité et la conscience en elles-mêmes ne suffisent pas. L'histoire a prouvé que ces nobles vertus peuvent dégénérer en vices tragiques. Rien au monde n'est plus dangereux que la sincérité dans l'ignorance et la stupidité dans la conscience. Shakespeare a écrit :

> « Car les choses les plus douces tournent à l'aigre dans leurs actes. L'odeur des lis pourris est pire que celle de la mauvaise herbe. »[3]

En tant que première gardienne morale de la communauté, l'Église doit implorer les hommes d'être bons et bien intentionnés; elle doit exalter les vertus qui nous font un cœur d'enfant et une conscience délicate. Mais quelque part en cours de route, l'Église doit rappeler aux hommes que le défaut d'intelligence, de bonté

3. Sonnet XCIV (extrait).

et de conscience peut devenir une force brutale menant à de honteuses crucifixions. Jamais elle ne doit se lasser de rappeler aux hommes qu'ils ont la responsabilité morale d'être intelligents.

Ne devons-nous pas admettre que l'Église a souvent négligé cette exigence morale d'enseignement ? Il lui est arrivé de parler comme si l'ignorance était une vertu et l'intelligence un crime. Par son obscurantisme, son étroitesse d'esprit et sa résistance à une vérité nouvelle, elle a souvent encouragé inconsciemment ses fidèles à regarder l'intelligence de travers.

Mais si nous revendiquons le nom de chrétiens, nous ferons mieux d'éviter l'aveuglement intellectuel et moral. Tout le Nouveau Testament nous rappelle la nécessité de la connaissance. Il nous est commandé d'aimer Dieu, non seulement de tout notre cœur et de toute notre âme, mais aussi de tout notre esprit. Après avoir noté l'aveuglement de beaucoup de ses adversaires, l'apôtre Paul déclare : « Je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais sans intelligence. »[4] Sans cesse la Bible nous rappelle le danger du zèle sans la science et de la sincérité sans l'intelligence.

Nous avons donc à la fois mission de vaincre le péché et mission de vaincre l'ignorance. L'homme moderne a rendez-vous avec le chaos : la cause en est pour une part sa malice, pour une autre part sa stupidité. Si la civilisation occidentale, comme vingt-quatre autres avant elle, continue à dégénérer jusqu'à ce qu'elle tombe sans espoir dans un abîme sans fond, la cause n'en sera pas uniquement son indéniable culpabilité, ce sera aussi son aveuglement effrayant. Et si la démocratie américaine progressivement se désintègre, ce sera dû autant à un manque de connaissance qu'à un manque de recherche de la justice. Si

4. Romains 10, 2.

l'homme moderne continue à flirter résolument avec la guerre et transforme, le cas échéant, son habitat terrestre en un enfer que Dante lui-même n'eût pas imaginé, ce sera le résultat d'une malice pure et tout autant d'une pure stupidité.

« Ils ne savent ce qu'ils font » dit Jésus. L'aveuglement était leur trouble habituel. Et le nœud de la question est ici : nous désirons être aveugles. Contrairement à la cécité physique qui d'ordinaire est le résultat de forces naturelles échappant au contrôle des individus qu'elle affecte, l'aveuglement intellectuel et moral est un dilemme que l'homme s'inflige à lui-même par son usage tragiquement mauvais de la liberté et son incapacité à utiliser pleinement son esprit. Un jour nous apprendrons que jamais le cœur ne peut être totalement en ordre si la tête est totalement en désordre. Ce qui ne veut pas dire que la tête peut être en ordre si le cœur ne l'est pas. Ce n'est que par l'union de la tête et du cœur — de l'intelligence et de la bonté — que l'homme peut atteindre à l'épanouissement de sa vraie nature. Cela ne signifie pas non plus qu'il faut être un philosophe ou avoir une formation universitaire poussée pour réaliser une vie bonne. Je connais beaucoup de gens à l'instruction limitée qui sont étonnants d'intelligence et de perspicacité. La vocation à l'intelligence est un appel à l'ouverture d'esprit, au jugement sain, à l'amour de la vérité. C'est un appel à s'élever au-dessus de la stagnation de l'étroitesse d'esprit, au-dessus de la paralysie de la crédulité. Il ne faut pas être grand clerc pour avoir l'esprit ouvert, ni académicien subtil pour entreprendre une recherche persévérante de la vérité.

La lumière est venue dans le monde. Une voix qui crie à travers les âges invite les hommes à marcher dans la lumière. La vie terrestre devient une tragique élégie cosmique si l'homme ne prend pas garde à cette voix. « Ce jugement, dit Jean, c'est que,

la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. »[5]

Jésus ne se trompait pas sur les hommes qui le crucifiaient. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils souffraient d'un aveuglement terrible.

Chaque fois que je regarde vers la croix, je me rappelle la grandeur de Dieu et la puissance rédemptrice de Jésus-Christ. Je me souviens de la beauté de l'amour dans le sacrifice et de la majesté du service indéfectible de la vérité. Ce qui me fait dire avec John Bowring :

> Dans la croix du Christ, je me glorifie
> Dominant les débris du temps;
> Toute la lumière de l'histoire sacrée
> Entoure son faîte sublime.

Ce serait merveilleux si, moi aussi, je regardais la croix et ne ressentais que cette réaction sublime. Mais de l'une ou de l'autre façon, je n'arrive jamais à détourner mes yeux de la croix sans comprendre aussi qu'elle symbolise un mélange étrange de grandeur et de petitesse, de bien et de mal. Quand je contemple cette croix dressée, je pense à la puissance illimitée de Dieu, mais aussi à la sordide faiblesse de l'homme. Je pense à l'éclat du divin, mais aussi au poids de l'humain. Je pense au Christ en sa perfection, à l'homme en son abjection.

Nous devons voir dans la croix le symbole magnifique de l'amour vainqueur de la haine et de la lumière victorieuse des ténèbres. Mais en proclamant cette glorieuse affirmation, n'oublions jamais que notre Seigneur et Maître fut cloué à la croix par l'aveuglement des hommes. Ceux qui le crucifièrent ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

---

5. Jean 3, 19.

V

AIMER VOS ENNEMIS

Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Mais moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux. »

MATTHIEU 5, 43-45.

Aucun conseil de Jésus probablement n'a été plus difficile à suivre que le commandement d' « aimer vos ennemis ». Les uns ont sincèrement estimé que sa mise en pratique concrète n'est pas possible. Il est facile, disent-ils, d'aimer ceux qui vous aiment, mais qui pourrait aimer ceux qui ouvertement ou insidieusement cherchent à l'abattre ? D'autres, comme le philosophe Nietzsche, prétendent que cette exhortation de Jésus à l'amour pour les ennemis démontre que la morale chrétienne est faite pour les faibles et les poltrons, non pour les forts et les courageux. Jésus, disent-ils, était un idéaliste sans esprit pratique.

Quelles que soient l'insistance de ces questions et la persistance de ces objections, le commandement de Jésus nous interpelle avec une nouvelle urgence. Secousse après secousse nous ont rappelé que l'homme moderne chemine sur une route de haine, en un voyage qui nous conduira à la destruction et à la damnation. Bien loin d'être la pieuse exhortation d'un rêveur d'Utopie, le commandement de l'amour pour nos ennemis exprime une nécessité absolue si nous voulons survivre. L'amour pour les ennemis mêmes est la clé des problèmes à résoudre dans notre monde. Jésus n'est pas un idéaliste sans esprit pratique; il est le vrai réaliste pratique.

Je suis certain que Jésus comprenait la difficulté inhérente à l'acte d'aimer nos ennemis. Jamais il ne s'est joint à ceux qui pérorent avec volubilité sur la facilité de la vie morale. Il savait que toute expression authentique d'amour naît d'un abandon définitif et total à Dieu. Lorsque Jésus disait « Aimez vos ennemis », il n'ignorait donc rien des exigences de ce commandement. Il donnait tout son sens à chacun des mots de sa phrase. Notre responsabilité de chrétiens est de découvrir la signification de ce commandement et de chercher avec passion à le vivre en plénitude dans nos vies quotidiennes.

I

Soyons pratiques et posons la question : *Comment aimer nos ennemis ?*

En premier lieu, nous devons développer et entretenir notre aptitude au pardon. Celui qui est incapable de pardonner est incapable d'aimer. Il est impossible de seulement commencer à aimer ses ennemis sans avoir accepté d'abord la nécessité, sans cesse renouvelée, de pardonner à ceux qui nous infligent le mal et l'injustice. Il faut comprendre aussi que l'acte du pardon doit toujours être posé d'abord par la victime d'une tromperie, d'un tort grave, d'une injustice tortueuse, d'un acte terrible d'oppression. Le coupable peut demander pardon. Il peut rentrer en lui-même et, comme le fils prodigue, s'en aller sur quelque route poussiéreuse, le cœur palpitant du désir de pardon. Mais seuls le prochain maltraité, le père retrouvé plein d'amour à la maison, peuvent vraiment verser les eaux chaleureuses du pardon.

Pardonner ne signifie pas ignorer ce qui a été fait ou coller une étiquette fausse sur un acte mauvais. Cela signifie plutôt

que cet acte mauvais cesse d'être un obstacle aux relations. Le pardon est un catalyseur, qui crée l'ambiance nécessaire à un nouveau départ et à un recommencement. C'est l'enlèvement d'un poids ou la remise d'une dette. Les mots « Je vous pardonne, mais je n'oublierai jamais ce que vous avez fait » n'expriment jamais la nature réelle du pardon. Il est certain qu'on n'oublie jamais, si cela veut dire effacer totalement de son esprit. Mais si nous pardonnons, nous oublions en ce sens que le mal qui a été fait cesse d'être un obstacle mental empêchant des relations nouvelles. Jamais non plus nous ne pouvons dire : « Je vous pardonne, mais je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. » Pardonner signifie se réconcilier, se retrouver. Sans cela, personne ne peut aimer ses ennemis. Le degré de notre aptitude au pardon détermine le degré de notre aptitude à l'amour pour nos ennemis.

En deuxième lieu, nous devons reconnaître que l'acte mauvais de notre prochain-ennemi, ce qui nous a blessé, n'exprime jamais adéquatement ce qu'il est lui-même. Dans notre pire ennemi, nous pouvons découvrir de bons côtés. Chacun de nous a quelque chose d'une personnalité schizophrénique, tragiquement divisée contre elle-même. Une guerre civile endémique fait rage en chacune de nos vies. Quelque chose en nous nous fait pousser avec Ovide, le poète latin, cette lamentation : « Je vois et j'approuve le bien, mais c'est le mal que je fais »[1] ou nous trouver d'accord avec Platon pour dire que la personnalité humaine est semblable à un attelage aux deux chevaux puissants, qui chacun tire dans une direction différente, ou encore répéter avec l'apôtre Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. »[2]

1. *Métamorphoses*, Livre VII : Video meliora, proboque; deteriora sequor.
2. Romains 7, 19.

C. S. R. CHAUVEAU

Ce qui signifie tout simplement qu'il y a du bon dans le pire d'entre nous et du mauvais dans le meilleur. Lorsque nous découvrons cette vérité, nous sommes moins enclins à haïr nos ennemis. Si nous regardons sous la surface, sous l'impulsion mauvaise, nous trouvons en notre prochain-ennemi ce qu'il y a de bon et nous constatons que la méchanceté et la malice de ses actes n'étaient pas une représentation adéquate de tout ce qu'il est. Nous le voyons dans une lumière nouvelle. Nous découvrons que sa haine est née de la peur, de l'orgueil, de l'ignorance, du préjugé, de l'incompréhension, mais malgré tout cela, nous savons que l'image de Dieu est de façon indélébile gravée en son être. Alors nous aimons nos ennemis en comprenant qu'ils ne sont pas entièrement mauvais et qu'ils ne sont pas hors d'atteinte de l'amour rédempteur de Dieu.

En troisième lieu, nous devons éviter d'abattre et d'humilier l'ennemi et chercher au contraire à gagner son amitié et sa compréhension. Il nous arrive d'être en mesure d'humilier notre pire ennemi. Inévitablement il a des moments de faiblesse et nous pourrions alors enfoncer dans son flanc la lance de la défaite. Mais c'est ce qu'il ne faut pas faire. Chaque mot et chaque acte doivent contribuer à la compréhension avec l'ennemi et ouvrir ces vastes réservoirs de bonne volonté qui ont été bloqués par les murailles impénétrables de la haine.

Il ne faut pas confondre la signification de l'amour avec quelque effusion sentimentale. L'amour est quelque chose de plus profond qu'une touche d'émotion. Peut-être la langue grecque peut-elle ici clarifier nos idées. Le Nouveau Testament grec emploie trois mots pour désigner l'amour. Le mot *eros* désigne une sorte d'amour esthétique ou romantique. Dans les dialogues de Platon, l'*eros* est un élan de l'âme vers le domaine du divin. Le deuxième mot est *philia*, un amour réciproque et

une affection intime entre des amis. Nous aimons ceux qui nous plaisent et nous aimons parce que nous sommes aimés. Le troisième mot est *agapè*, compréhension et bon vouloir créateur et rédempteur pour tous les hommes. Amour débordant qui n'attend rien en retour, l'*agapè* est l'amour de Dieu agissant dans le cœur de l'homme. A ce niveau, nous aimons les hommes non parce qu'ils nous plaisent, non parce que leurs façons nous attirent, non pas même parce qu'ils possèdent quelque chose de l'étincelle divine; nous aimons chaque homme parce que Dieu l'aime. A ce niveau, nous aimons la personne qui nous fait du mal, tout en haïssant le mal qu'elle a fait.

Nous pouvons maintenant voir ce que Jésus entend lorsqu'il dit : « Aimez vos ennemis. » Nous devrions être heureux qu'il n'ait pas dit : « Estimez vos ennemis. » Car il est presque impossible d'estimer certaines gens. Comment pourrions-nous estimer une personne dont le but avoué est de nous anéantir et de parsemer notre route de pierres d'achoppement? Comment pourrions-nous estimer une personne qui menace nos enfants et fait sauter nos maisons? C'est impossible. Mais Jésus reconnaît que l'amour est plus grand que l'estime. Quand Jésus nous prie d'aimer nos ennemis, il ne parle ni d'*eros* ni de *philia;* il parle d'*agapè*, compréhension et bon vouloir créateur et rédempteur pour tous. Ce n'est qu'en suivant cette voie et en nous livrant à ce type d'amour que nous pouvons être les enfants de notre Père qui est dans les cieux.

II

Passons maintenant du pratique *comment* au théorique *pourquoi :* Pourquoi aimerons-nous nos ennemis? La première raison est

bien évidente. Rendre haine pour haine multiplie la haine, ajoutant une obscurité plus profonde encore à une nuit déjà privée d'étoiles. L'obscurité ne peut chasser l'obscurité; seule le peut la lumière. La haine ne peut chasser la haine; seul le peut l'amour. La haine multiplie la haine, la violence multiplie la violence, la brutalité multiplie la brutalité, en une spirale descendante de destruction. Aussi, quand Jésus dit « Aimez vos ennemis », il promulgue un avertissement profond, auquel en fin de compte on ne peut échapper. Dans le monde moderne, ne sommes-nous pas acculés à une impasse où il n'y a plus d'autre issue que d'aimer nos ennemis... ou sinon quoi? La réaction en chaîne du mal — la haine enfantant la haine, les guerres produisant d'autres guerres — doit être brisée, ou nous serons plongés dans les sombres abîmes de l'anéantissement.

Nous devons aimer nos ennemis pour une autre raison : la haine blesse l'âme et déforme la personnalité. Attentifs au fait que la haine est une force mauvaise et dangereuse, nous pensons trop souvent à ses effets sur la personne haïe. C'est compréhensible, car la haine cause à ses victimes d'irréparables dommages. Nous en avons vu les horribles conséquences dans la mort ignominieuse apportée à six millions de Juifs par un fou du nom d'Hitler en proie à l'obsession de la haine, dans les violences inexprimables infligées aux Noirs par une populace assoiffée de sang, dans les sombres horreurs de la guerre et dans les terribles outrages et injustices perpétrés contre des millions d'enfants de Dieu par des oppresseurs sans conscience.

Mais il y a un autre aspect que nous ne devons jamais oublier. La haine est tout aussi néfaste à la personne qui hait. Comme un cancer caché, la haine corrode la personnalité et en abolit l'unité vitale. La haine détruit en l'homme le sens des valeurs et l'objectivité. Elle le conduit à décrire le beau comme laid et le laid

comme beau, à confondre le vrai avec le faux et le faux avec le vrai.

Dans un intéressant essai intitulé *La Pathologie du Préjugé racial*, le Dr E. Franklin Frazier donne divers exemples de personnes de race blanche, normales, aimables et sympathiques dans leurs relations quotidiennes avec d'autres personnes de race blanche, mais réagissant de manière incroyablement irrationnelle et anormalement déséquilibrée lorsqu'elles étaient invitées à penser aux Noirs comme à des égaux ou simplement à discuter la question de l'injustice raciale. Cela se produit lorsque la haine habite notre esprit. Les psychiatres nous disent que beaucoup de ces choses étranges qui se développent dans le subconscient, beaucoup de nos conflits intérieurs, sont enracinés dans la haine. Ils disent : « Aimez ou périssez. » La psychologie moderne reconnaît ce que Jésus a enseigné il y a des siècles : la haine disloque la personnalité et l'amour l'unifie d'une façon étonnante et efficace.

Une troisième raison d'aimer nos ennemis est que l'amour est la seule force capable de transformer un ennemi en ami. Nous ne nous débarrassons jamais d'un ennemi en opposant la haine à la haine; nous nous débarrassons d'un ennemi en nous débarrassant de l'inimitié. Par sa nature même, la haine ruine et détruit; par sa nature même, l'amour crée et construit. L'amour transforme par sa puissance rédemptrice.

Lincoln a tenté l'expérience de l'amour et a laissé à l'histoire un magnifique exemple de réconciliation. Alors qu'il faisait campagne pour la présidence des États-Unis, l'un de ses principaux ennemis était un nommé Stanton. Pour quelque raison, Stanton haïssait Lincoln. Il mettait toute son énergie à l'abaisser aux yeux du public. La haine de Stanton pour Lincoln était si profonde qu'il usait de mots discourtois en parlant de son aspect physique et cherchait à le mettre sans cesse dans l'embarras

par les diatribes les plus mordantes. Mais cela n'empêcha point Lincoln d'être élu Président des États-Unis. Vint le moment de choisir son cabinet, où figureraient ses collaborateurs les plus proches dans la mise en œuvre de son programme. Il commença par choisir çà et là les titulaires de divers secrétariats. Le jour vint finalement pour Lincoln de choisir celui qui remplirait l'office capital de Secrétaire à la Guerre. Pouvez-vous imaginer qui Lincoln choisit pour ce poste? Nul autre que ce Stanton. Ce fut un beau vacarme quand cette nouvelle se répandit. L'un après l'autre, des conseillers vinrent dire : « Monsieur le Président, vous commettez une erreur. Connaissez-vous ce Stanton? Êtes-vous au courant de toutes les horreurs qu'il a débitées contre vous? C'est votre ennemi. Il cherchera à saboter votre programme. Y avez-vous réfléchi, Monsieur le Président? » La réponse de Lineoln fut polie et directe : « Oui, je connais M. Stanton. Je suis au courant des choses terribles qu'il a dites contre moi. Mais après avoir fait le tour de la nation, j'estime qu'il est le meilleur pour ce poste. » Et Stanton devint le Secrétaire à la Guerre d'Abraham Lincoln et rendit à son pays et à son Président des services inappréciables. Quelques années plus tard, Lincoln fut assassiné. Beaucoup d'éloges lui furent décernés. Aujourd'hui encore des millions d'hommes l'admirent comme le plus grand des Américains. H. G. Wells le compte parmi les six hommes les plus grands de toute l'histoire. Mais de ce qui a été dit à la gloire d'Abraham Lincoln, rien ne dépasse les paroles de Stanton. Debout devant le corps de l'homme qu'il avait autrefois haï, Stanton parla de lui comme de l'un des hommes les plus grands que la terre ait portés et déclara : « Il appartient désormais à l'histoire. » Si Lincoln avait haï Stanton, les deux hommes seraient descendus ennemis au tombeau. Mais par la puissance de l'amour, Lincoln fit d'un ennemi un ami.

Ce fut la même attitude qui permit à Lincoln de prononcer une parole bienveillante pour le Sud durant la Guerre Civile, au moment où l'animosité était la plus vive. Choquée, une dame présente lui demanda comment il pouvait parler ainsi. Lincoln répondit : « Madame, n'est-ce pas détruire mes ennemis que d'en faire mes amis ? » C'est là le pouvoir de l'amour rédempteur.

Nous devons nous hâter d'ajouter que ces raisons d'aimer nos ennemis ne sont pas les plus décisives. Une raison beaucoup plus fondamentale est exprimée de façon explicite dans les paroles de Jésus : « Aimez vos ennemis... *afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux.* » Nous sommes appelés à cette tâche difficile en vue de réaliser avec Dieu une relation unique. Nous sommes en puissance des fils de Dieu. Par l'amour cette possibilité devient réalité. Nous devons aimer nos ennemis parce que ce n'est qu'en les aimant que nous pouvons connaître Dieu et faire l'expérience de sa sainteté.

Le rapport entre ce que j'ai dit et les relations raciales doit apparaître immédiatement. Il n'y aura pas de solution durable au problème racial tant que les opprimés ne seront pas capables d'aimer leurs ennemis. Les ténèbres de l'injustice raciale ne seront dissipées que par la lumière d'un pardon dans l'amour. Durant plus de trois siècles, les Noirs américains ont été battus par la verge de fer de l'oppression, frustrés le jour et terrorisés la nuit par une injustice intolérable et chargés du poids détestable de la discrimination. Forcés de vivre dans ces conditions honteuses, nous sommes tentés de nous aigrir et de prendre notre revanche dans une haine égale. Mais si cela arrive, l'ordre nouveau que nous voulons ne sera guère qu'une copie de l'ordre ancien. Dans la force et l'humilité nous devons opposer l'amour à la haine.

Évidemment, tout ceci n'est pas *pratique*. La vie est affaire de lutte, de compétition, de coup pour coup. Et je raconte que

Jésus ordonne d'aimer ceux qui nous maltraitent et qui nous persécutent? Ne suis-je pas comme beaucoup de prédicateurs : idéaliste et dénué de sens pratique? Peut-être dans quelque distante Utopie, direz-vous, cette idée pourrait-elle servir, mais pas dans le monde dur et froid où nous vivons.

Mes amis, nous avons suivi trop longtemps la voie soi-disant pratique et elle nous a conduits inexorablement à un désordre plus profond et au chaos. Le temps est encombré des ruines de communautés qui se sont abandonnées à la haine et à la violence. Pour le salut de notre nation et pour le salut de l'humanité, nous devons suivre une autre voie. Ceci ne veut pas dire que nous abandonnions nos efforts pour la justice. Chaque once de notre énergie doit être employée pour délivrer cette nation du cauchemar de la ségrégation. Mais nous n'abandonnerons pas en chemin notre privilège et notre obligation d'aimer. En abhorrant la ségrégation, nous aimerons les ségrégationistes. Il n'y a pas d'autre façon de créer la communauté bien-aimée.

A nos adversaires les plus farouches, nous disons : « A votre capacité d'infliger la souffrance, nous opposerons notre capacité d'endurer la souffrance. A votre force physique nous répondrons par la force de nos âmes. Faites-nous ce que vous voulez, et nous continuerons à vous aimer. Nous ne pouvons, en toute bonne conscience, obéir à vos lois injustes, car la non-coopération avec le mal est autant que la coopération avec le bien une obligation morale. Jetez-nous en prison, et nous vous aimerons encore. Envoyez à minuit dans nos communautés vos cagoulards perpétrer la violence et nous laisser à demi morts, et nous vous aimerons encore. Mais soyez assurés que nous vous conduirons à l'épuisement par notre capacité de souffrir. Un jour nous gagnerons la liberté, mais pas pour nous seuls. Nous lancerons à vos cœurs et à vos consciences un tel appel que nous *vous*

aurons gagnés en chemin et que notre victoire sera une double victoire. »

L'amour est la puissance la plus durable du monde. Cette force créatrice, si admirablement exemplaire dans la vie de notre Christ, est l'instrument le plus puissant qui se puisse trouver dans la recherche par l'humanité de la paix et de la sécurité. On rapporte que Napoléon Bonaparte, le grand génie militaire, considérant ses années de conquêtes, fit cette remarque : « Alexandre, César, Charlemagne et moi avons construit de grands empires. Mais de quoi ont-ils dépendu? De la force. Or, il y a des siècles, Jésus inaugura un empire bâti sur l'amour et de nos jours encore des millions d'hommes voudraient mourir pour lui. » Qui peut mettre en doute la véracité de ces paroles? Les grands chefs militaires du passé ont disparu, leurs empires se sont écroulés et ont été réduits en cendres. Mais l'empire de Jésus, bâti avec solidité et majesté sur les fondements de l'amour, ne cesse de croître encore. Il a commencé par un petit groupe d'hommes engagés que l'inspiration de leur Seigneur rendit capables d'arracher de leurs gonds les portes de l'empire romain et de répandre l'évangile dans le monde entier. Aujourd'hui la vaste royaume terrestre du Christ compte plus de 900 millions d'hommes et couvre toute terre et toute tribu. Aujourd'hui nous entendons de nouveau la promesse de la victoire :

> Jésus régnera partout où le soleil
> Fait son voyage chaque jour;
> Son royaume s'étendra de plage en plage
> Tant que la lune croîtra et décroîtra[3].

Et un autre chœur répond joyeusement :

3. Hymne par Isaac WATTS (extrait).

Il n'est en Christ ni Est ni Ouest
En Lui ni Sud ni Nord,
Mais une grande fraternité d'amour
Sur toute la vaste terre[4].

Jésus a raison éternellement. L'histoire est pleine des ossements blanchis de nations qui ont refusé de l'écouter. Puissions-nous au XXe siècle entendre et suivre sa parole, avant qu'il soit trop tard. Puissions-nous prendre solennellement conscience que nous ne serons jamais d'authentiques fils de notre Père céleste, sinon en aimant nos ennemis et en priant pour ceux qui nous persécutent.

---

4. Extrait de « No East no West », *Selected Poems of John Oxenham*, édité par Charles L. Wallis. Reproduit avec l'autorisation de Harper & Row.

VI

MINUIT... QUELQU'UN FRAPPE À LA PORTE

Si l'un de vous a un ami et qu'il aille le trouver à minuit pour lui dire : « Ami, prête-moi trois pains car un de mes amis est arrivé en voyage chez moi et je n'ai rien à lui offrir. »

LUC 11, 5-6.

Bien que cette parabole concerne la puissance de la prière persévérante, elle peut aussi servir de base à notre réflexion sur beaucoup de problèmes actuels et la façon dont l'Église y est affrontée. Il est minuit dans la parabole; il est minuit aussi dans notre monde et les ténèbres sont si épaisses que nous pouvons à peine discerner où va notre chemin.

I

Il est minuit dans l'ordre social. Au plan international les nations sont engagées dans une lutte colossale et rude pour la suprématie. Deux guerres mondiales ont eu lieu en l'espace d'une génération et les nuages annonciateurs d'une autre guerre sont dangereusement proches. L'homme dispose maintenant d'armes atomiques et nucléaires qui en quelques secondes peuvent détruire totalement les plus grandes cités du monde. La course aux armements se poursuit et les expériences nucléaires continuent dans l'atmosphère, au risque inquiétant de voir l'air même que nous respirons empoisonné par les retombées radio-actives. Ces circonstances et ces armes conduiront-elles à l'anéantissement de l'espèce humaine?

Confrontés à minuit avec l'ordre social, nous nous sommes dans le passé tournés vers la science. Ce n'était pas étonnant!

En tant d'occasions la science nous a sauvés! Quand nous nous trouvions dans la nuit de la faiblesse physique et de l'inconfort matériel, la science nous a portés jusqu'au clair matin du confort physique et matériel. Quand nous étions dans la nuit paralysante de l'ignorance et de la superstition, la science nous a conduits vers l'aube de la liberté et de l'ouverture d'esprit. Quand nous étions dans la nuit redoutable des maladies et des infirmités, la science, par la chirurgie, l'hygiène et les drogues-miracles a fait se lever le jour lumineux de la santé physique, prolongeant ainsi nos vies et nous procurant une sécurité accrue et le bien-être physique. Il est tout naturel que nous nous tournions vers la science au moment où les problèmes du monde sont si affreux et sinistres.

Mais hélas! la science ne peut nous secourir car l'homme de science lui-même est perdu dans la nuit terrible de notre époque. En fait, c'est la science qui nous a donné les instruments mêmes qui menacent de conduire au suicide universel. L'homme moderne est donc affronté dans l'ordre social à une nuit lugubre et effrayante.

Cette nuit dans la vie collective et extérieure de l'homme est parallèle à la nuit qui règne dans sa vie individuelle et intérieure. Il est minuit dans l'ordre psychologique. Partout des craintes paralysantes torturent les gens durant le jour et les hantent durant la nuit. De lourds nuages d'anxiété et de dépression sont suspendus dans notre ciel mental. Les troubles émotifs sont aujourd'hui plus fréquents qu'à nulle époque de l'histoire humaine. Les salles de psychopathie de nos hôpitaux sont bondées et les psychologues les plus courus sont actuellement les psychanalystes. Les *best-sellers* en psychologie sont des livres comme *L'Homme contre lui-même*, *La Personnalité neurotique de notre époque* et *L'Homme moderne à la recherche d'une âme*. Les *best-sellers* en religion s'appellent *La Paix de*

l'Esprit et *La Paix de l'Ame*. Les prédicateurs à la mode prononcent des sermons apaisants sur des thèmes du genre « Comment être heureux » ou « Comment se relaxer ». Certains ont été tentés de reviser le commandement de Jésus et de le dire : « Allez dans le monde entier, maintenez basse votre pression sanguine et je ferai de vous des personnalités bien adaptées. » Tout cela nous indique qu'il est minuit dans la vie intérieure des hommes et des femmes.

Il est aussi minuit dans l'ordre moral. Au milieu de la nuit les couleurs perdent leurs caractéristiques et se fondent en une ombre d'un gris terne. Les principes moraux ont perdu leurs caractéristiques. Pour l'homme moderne, l'absolument bon et l'absolument mauvais dépendent de ce que fait la majorité. Bien et mal sont relatifs aux goûts et aux répugnances, aux habitudes d'une communauté déterminée. Inconsciemment, nous avons appliqué au domaine moral la théorie de la relativité d'Einstein, conçue pour décrire le monde physique.

Minuit est l'heure où l'homme cherche désespérément à observer le onzième commandement : « Tu ne te laisseras pas prendre. » Selon la morale de minuit, le péché cardinal est d'être pris et la vertu cardinale est d'échapper. Mentir est parfaitement correct, mais il faut mentir avec une vraie finesse. Voler est parfaitement correct, si celui qui vole est assez honorable pour que, s'il est pris, on parle d'abus de confiance et non de vol. Il est même permis de haïr, si l'on peut déguiser sa haine sous les vêtements de l'amour assez habilement pour que la haine paraisse être l'amour. Le concept darwinien de la survie du plus adapté a été remplacé par une philosophie de la survie du plus malin. Cette mentalité a provoqué une chute tragique des normes morales et la nuit de la dégénérescence morale ne cesse de s'épaissir.

II

Dans notre monde actuel comme dans la parabole, l'obscurité profonde de la nuit est troublée par un coup frappé à la porte. Des millions de gens frappent à la porte de l'Église. Dans ce pays, le registre des fidèles n'avait jamais été aussi volumineux. Plus de 115 millions de personnes sont pour le moins « membres inscrits » de quelque église ou synagogue. C'est un accroissement de 100 % depuis 1929, alors que la population n'a augmenté que de 31 %.

Les visiteurs en Russie soviétique, dont la politique officielle est athée, rapportent non seulement que les églises y sont combles mais que l'assistance ne cesse de grandir. Dans un article du *New York Times*, Harrison Salisbury signale le trouble des officiels communistes devant l'intérêt croissant manifesté par tant de jeunes soviétiques pour l'Église et la religion. Après quarante ans des plus vigoureux efforts pour supprimer la religion, la hiérarchie du parti communiste se trouve affrontée au fait inévitable que des millions de gens frappent à la porte de l'Église.

Il ne faudrait pas exagérer l'importance de cet accroissement numérique. Nous ne devons pas succomber à la tentation de confondre puissance spirituelle et importance numérique. Ce que quelqu'un a appelé le « jumboïsme » est une mesure très fallacieuse de la force positive. Un accroissement en quantité ne donne pas automatiquement un accroissement en qualité. Une communauté plus nombreuse ne représente pas nécessairement un engagement accru envers le Christ. Presque toujours c'est une minorité, créatrice et engagée, qui a rendu le monde meilleur. Mais si une croissance numérique des effectifs ne reflète pas nécessairement un accroissement parallèle de l'engagement moral, il n'en est pas moins vrai que des millions d'hommes

pensent que l'Église fournit une réponse au bouleversement profond qui trouble leur vie. L'Église reste le seul repère familier pour le voyageur fatigué qui arrive à minuit. Elle est la seule maison qui reste debout là où elle fut toujours, la maison où le voyageur de minuit vient ou refuse de venir. Certains décident de n'y point venir. Mais tous ceux qui y viennent et frappent à la porte cherchent désespérément un peu du pain dont ils manquent.

Le voyageur demande trois pains. Il désire le pain de la foi. Dans une génération marquée par tant de désillusions colossales, les hommes ont perdu la foi en Dieu, la foi en l'homme, la foi dans l'avenir. Beaucoup éprouvent ce qu'exprimait en 1801 William Wilberforce : « Je n'ose me marier... l'avenir est trop incertain » ou William Pitt en 1806 : « Il n'y a guère autour de nous que ruine et désespoir. » Au sein de leur désillusion troublante, beaucoup réclament le pain de la foi.

Il y a aussi un désir profond du pain de l'espérance. Dans les premières années du siècle, peu d'hommes avaient faim de ce pain. L'époque des premiers téléphones, des premières automobiles, des premiers avions, leur donnait un optimisme radieux. Ils adoraient au temple de l'inévitable progrès. Ils croyaient que chaque réalisation scientifique nouvelle haussait l'homme à un niveau supérieur de perfection. Mais alors une série de développements tragiques, révélant l'égoïsme et la corruption de l'homme, montrèrent la vérité de ce dicton de Lord Acton : « Le pouvoir tend à corrompre et le pouvoir absolu corrompt absolument. »[1] Cette découverte terrible provoqua la chute d'optimisme la plus formidable de l'histoire. Pour tant et tant d'hommes, jeunes et vieux, la lumière de l'espoir s'éteignit et

1. *Essais sur la Liberté et le Pouvoir* (1948).

ils se mirent à errer avec lassitude dans le sombre domaine du pessimisme. Beaucoup en conclurent que la vie n'a pas de sens. Certains dirent avec le philosophe Schopenhauer que la vie est une souffrance sans fin qui s'achève dans la souffrance, une tragi-comédie toujours rejouée avec de légers changements de costumes et de mise en scène. D'autres s'écrièrent avec le Macbeth de Shakespeare que la vie « est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien ». Et pourtant, même dans les moments inévitables où tout paraît désespéré, les hommes savent que sans espoir ils ne peuvent pas vivre réellement et, dans un acharnement douloureux, ils réclament le pain de l'espérance.

Enfin, il y a le désir ardent du pain de l'amour. Chacun souhaite aimer et être aimé. Celui qui ne se sent pas aimé a l'impression de ne pas compter. Beaucoup de choses sont survenues dans le monde moderne, qui donnent à l'homme le sentiment de n'être pas concerné. La vie dans un monde devenu impersonnel de façon opprimante donne à beaucoup d'entre nous l'impression que nous ne sommes guère que des numéros. Ralph Borsodi, dans une peinture saisissante d'un monde où les numéros ont remplacé les personnes, écrit que la mère moderne est souvent le n° 8434 de la maternité et son enfant, quand on a pris ses empreintes digitales, devient le n° 8003, tandis que des funérailles dans une grande ville sont une réunion au local B avec des fleurs et tentures de catégorie B, où l'office est conduit par le prédicateur n° 14 et où le musicien n° 84 chante la sélection n° 174. Effrayé par cette tendance à réduire sa personne à une fiche dans un grand catalogue, l'homme réclame désespérément le pain de l'amour.

III

Ayant frappé à la porte de son ami et demandé trois pains, l'homme de la parabole reçoit une réponse impatiente : « Ne m'importune pas; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit; je ne puis me lever pour te donner du pain. » Que de fois les hommes ont éprouvé un désappointement semblable lorsqu'à minuit ils ont fappé à la porte de l'Église. Des millions d'Africains, frappant patiemment à la porte de l'Église chrétienne pour obtenir le pain de la justice sociale, ont été totalement ignorés ou se sont entendu répondre que cela viendrait plus tard, ce qui presque toujours signifie jamais. Des millions de Noirs américains, affamés du pain de la liberté, ont frappé à coups répétés à la porte des Églises dites blanches, mais ils ont d'ordinaire été accueillis par une froide indifférence ou une hypocrisie évidente. Même les chefs religieux blancs, qui ont un désir profond d'ouvrir les portes et de distribuer le pain, se montrent souvent plus prudents que courageux et enclins à choisir la voie de l'expédient plutôt que celle de la morale. L'une des tragédies les plus honteuses de l'histoire est que l'institution qui précisément devrait retirer l'homme de la nuit de la ségrégation raciale, coopère à créer et à perpétuer les ténèbres.

Dans la nuit terrible de la guerre, des hommes ont frappé à la porte de l'Église pour demander le pain de la paix, mais l'Église souvent les a déçus. Qu'y a-t-il de plus pathétiquement révélateur de l'inefficacité de l'Église dans les problèmes du monde actuel que son témoignage au sujet de la guerre? Dans un monde rendu fou par la propagande belliqueuse, les passions chauvines et l'exploitation impérialiste, l'Église a approuvé ces activités ou est restée dans un silence consternant. Au cours des deux dernières

guerres mondiales, les Églises nationales sont allées jusqu'à servir de laquais complaisants aux États, aspergeant d'eau bénite les navires de guerre et rejoignant les forces armées en chantant : « Loue le Seigneur... et passe les munitions. » Un monde épuisé, plaidant désespérément pour la paix, a souvent trouvé une Église donnant à la guerre son appui moral.

Et ceux qui sont allés vers l'Église pour y chercher le pain de la justice économique ont été laissés dans la nuit décevante du dénuement. En de nombreux cas, l'Église s'est alignée sur les classes privilégiées et a pris la défense du statu quo, de telle manière que cela revenait à refuser de répondre au coup frappé à la porte. L'Église orthodoxe en Russie s'était associée au statu quo et s'était liée de façon si inextricable au régime despotique des tsars qu'il était devenu impossible de se débarrasser du régime politique et social corrompu sans se débarrasser en même temps de l'Église. Tel est le sort de toute organisation ecclésiastique qui s'allie aux choses-telles-qu'elles-sont.

L'Église doit se souvenir qu'elle ne domine ni ne sert l'État, mais qu'elle en est la conscience. Elle doit être guide et critique, jamais instrument, de l'État. Si elle ne retrouve pas son ardeur prophétique, elle deviendra un club social inutile, sans autorité ni morale ni spirituelle. Si elle ne participe pas activement à la lutte pour la paix et pour la justice économique et raciale, elle trahira la fidélité de millions d'hommes et les poussera partout à dire qu'elle a laissé s'atrophier sa volonté. Mais si elle se libère des chaînes d'un mortel statu quo et que, retrouvant sa grande mission historique, elle parle et agit avec courage et persévérance en termes de justice et de paix, elle enflammera l'imagination de l'humanité et embrasera les âmes des hommes, leur inculquant un amour ardent pour la vérité, la justice et la paix. Proches ou lointains, les hommes reconnaîtront dans l'Église une grande

fraternité d'amour, qui procure lumière et paix aux voyageurs solitaires au milieu de la nuit.

Puisque j'ai parlé du relâchement de l'Église, je ne dois pas négliger le fait que les Églises soi-disant noires ont, elles aussi, laissé les hommes désappointés au milieu de la nuit. Je dis « Églises soi-disant noires » car idéalement il ne peut y avoir d'Église ni noire ni blanche. C'est pour leur honte éternelle que des chrétiens blancs ont élaboré à l'intérieur de l'Église un système de ségrégation raciale et traité les fidèles noirs de façon si indigne qu'ils ont dû organiser leurs propres Églises.

Deux types d'Églises noires ont failli à leur mission de procurer le pain. Un type est brûlant d'émotivité, l'autre est gelé de snobisme. Le premier, réduisant le culte au divertissement, attribue au volume plus d'importance qu'au contenu et confond spiritualité avec musculature. Le danger dans une Église de ce genre est que ses membres peuvent avoir plus de religion dans leurs mains et leurs pieds que dans leurs cœurs et leurs âmes. Au milieu de la nuit, ce type d'Église n'a ni la vitalité nécessaire ni l'évangile adéquat pour nourrir les âmes affamées.

L'autre type d'Église noire qui ne nourrit pas le voyageur nocturne a développé un système de classe et tire gloire de sa dignité, du niveau social de ses membres et de son exclusivisme. Dans une telle Église, le culte est froid et privé de sens, la musique terne et sans souffle, et le sermon n'est pas beaucoup plus qu'un discours sur les événements courants. Si le pasteur parle trop de Jésus-Christ, les fidèles estiment qu'il compromet la dignité de la chaire. Si la chorale chante un Negro spiritual, les fidèles y voient une insulte à leur rang social. Ce type d'Église oublie que le culte le meilleur est une expérience sociale où des gens de tous les niveaux de vie se rassemblent pour affirmer leur unité en Dieu. Mais les hommes de minuit sont complètement ignorés

à cause de leur éducation réduite, ou bien le pain qu'on leur donne est desséché par une conscience maladive de classe.

IV

Dans la parabole, nous remarquons qu'après sa déception initiale, l'homme continue à frapper à la porte de son ami. A cause de son importunité — de sa persévérance —, il persuade enfin son ami d'ouvrir la porte. Beaucoup d'hommes continuent à frapper à minuit à la porte de l'Église, même après avoir été amèrement déçus par elle, parce qu'ils savent que le pain de vie est là. L'Église aujourd'hui est provoquée à proclamer que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est l'espérance des hommes dans tous leurs problèmes personnels et sociaux si complexes. De nombreux jeunes gens qui frappent à la porte sont perplexes devant les incertitudes de la vie, troublés par des déceptions quotidiennes, déçus par les ambiguïtés de l'histoire. Parmi ceux qui viennent, il en est qui ont été enlevés de leurs écoles ou de leurs carrières et jetés dans le rôle de soldats. Nous devons leur fournir le pain frais de l'espérance et allumer en eux la conviction que Dieu a le pouvoir de tirer le bien du mal. Il en est qui arrivent torturés par le remords causé par leur voyage dans les ténèbres du relativisme moral et leur sujétion à la doctrine de l'affirmation de soi. Nous devons les conduire au Christ qui leur offrira le pain frais du pardon. Il en est qui frappent à la porte tourmentés par la crainte de la mort au temps où ils s'avancent vers le soir de la vie. Nous devons les munir du pain de la foi en l'immortalité, pour qu'ils comprennent que cette vie terrestre n'est qu'un prélude à une nouvelle existence.

Minuit est une heure éprouvante, où il est difficile de garder sa foi. Ce que l'Église peut dire de plus réconfortant, c'est

qu'aucune nuit ne dure longtemps. Le voyageur épuisé par la nuit et qui demande du pain, en réalité désire l'aurore. Notre message éternel d'espérance, c'est que l'aurore viendra. Nos ancêtres esclaves le savaient bien. Jamais ils n'oubliaient la nuit, car toujours sa réalité leur était rappelée par le fouet de cuir brut du surveillant et par les ventes à l'encan qui séparaient les familles. Lorsqu'ils pensaient aux ténèbres épaisses de cette nuit, ils chantaient :

Oh, nobody knows de trouble I've seen;
Glory Hallelujah!
Sometimes I'm up, sometimes I'm down,
Oh, yes, Lord,
Sometimes I'm almost to de groun',
Oh, yes, Lord,
Oh, nobody knows de trouble I've seen,
Glory Hallelujah![2]

Plongés dans une nuit épuisante, mais croyant fermement que le matin viendrait, ils chantaient :

I'm so glad trouble don't last alway.
O my Lord, O my Lord, what shall I do?[3]

Leur croyance positive en une aurore était le germe de l'espérance qui maintenait la foi des esclaves au milieu des circonstances les plus déprimantes et les plus tragiques.

La foi en l'aurore naît de la foi en la bonté et la justice de Dieu. Celui qui croit cela sait que les contradictions de la vie

2. Noté dans *Deep River* par Howard THURMAN (1955).
3. *Ibid.*

ne sont ni finales ni définitives. Il peut traverser la nuit noire avec la conviction radieuse que toutes les choses concourent au bien pour ceux qui aiment Dieu. Même les nuits les plus privées d'étoiles peuvent annoncer l'aube de quelque grand exploit.

Au début du boycottage des autobus à Montgomery en Alabama, nous avions organisé un pool volontaire de voitures pour conduire les gens à leur travail et les en ramener. Pendant onze longs mois, ce système fonctionna étonnamment bien. Le maire Gayle donna alors au département juridique de la ville instruction de mettre en branle les dispositions qui paraîtraient aptes à mettre fin aux opérations du pool de voitures ou à tout système de transport issu du boycottage des autobus. Une audience fut fixée au mardi 13 novembre 1956.

A notre réunion de masse hebdomadaire, qui avait été prévue pour le soir avant l'audience, j'eus la responsabilité d'avertir les gens que le pool de transport serait probablement interdit. Je savais qu'ils avaient volontairement accepté de souffrir pendant près de onze mois, mais pouvais-je leur demander maintenant d'aller à leur travail et d'en revenir à pieds ? Et sinon, serions-nous forcés d'admettre que notre protestation avait échoué ? Pour la première fois, je tremblai de paraître devant eux.

Lorsque vint le soir, je rassemblai assez de courage pour leur dire la vérité. J'essayai cependant de conclure sur une note d'espoir. « Durant tous ces mois, leur dis-je, nous avons agi en croyant hardiment que Dieu est avec nous dans notre lutte. Les multiples expériences des jours passés ont justifié cette foi de façon merveilleuse. Ce soir, nous devons croire qu'une voie s'ouvrira là où il n'y en a pas. » Mais je pus sentir le vent froid du pessimisme passer sur l'auditoire. La lumière de l'espoir était sur le point de s'éteindre et le flambeau de la foi vacillait.

Quelques heures plus tard, devant le juge Carter, la ville soutint que nous dirigions sans autorisation une « entreprise privée ». Nos avocats firent brillamment valoir que le pool de voitures était un plan d'entraide volontaire organisé comme service gratuit par les Églises noires. Il fut cependant vite évident que le juge Carter rendrait son jugement en faveur de la ville.

A midi, durant une brève interruption, je remarquai une agitation inhabituelle dans la salle du tribunal. Le maire Gayle fut appelé dans l'arrière-salle. Plusieurs journalistes entraient et sortaient de cette salle avec excitation. Soudain l'un d'eux vint vers la table où, en ma qualité d'inculpé principal, j'étais assis avec les avocats. « Voici la décision que vous attendiez, me dit-il. Lisez cette mise en liberté. »

Plein d'anxiété et d'espoir, je lus ces mots : « A l'unanimité la Cour Suprême des États-Unis a aujourd'hui déclaré inconstitutionnelle la ségrégation dans les autobus à Montgomery en Alabama. » Mon cœur bondit, dans une joie inexprimable. L'heure la plus sombre de notre lutte était devenue la première heure de la victoire. Dans le fond du tribunal, quelqu'un cria : « Le Dieu tout-puissant a parlé de Washington ! »

L'aube viendra. Désappointement, tristesse et désespoir sont nés à minuit, mais le matin vient ensuite. « Le soir arrivent les pleurs, dit le Psalmiste, et le matin l'allégresse. »[4] Cette foi disperse les assemblées de désespérés et apporte une lumière nouvelle dans les sombres recoins du pessimisme.

---

4. Psaume 30, 5.

VII

L'HOMME INSENSÉ

Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée.

LUC 12, 20.

Je voudrais partager avec vous une petite histoire dramatique, dont les implications sont remarquablement pertinentes et les conclusions profondément significatives. C'est l'histoire d'un homme qui, selon les normes modernes, serait considéré comme ayant réussi d'une manière éminente. Mais Jésus l'a traité d'insensé.

Le personnage principal de cette histoire est « un homme riche », dont la ferme produisait des récoltes si abondantes qu'il décida de construire de nouveaux greniers plus grands : « J'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens », dit-il; « et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. » Mais Dieu lui dit : « Insensé! cette nuit même, ton âme te sera redemandée. » Et il en fut ainsi. Au sommet de sa prospérité, il mourut.

Pensez à cet homme. S'il vivait parmi nous aujourd'hui, il serait considéré comme « un grand monsieur ». Il jouirait d'un grand prestige social et aurait une belle réputation de respectabilité. Il serait l'un des rares privilégiés dans le domaine de la puissance économique. Et pourtant, un paysan galiléen a eu l'audace de le traiter d'insensé.

Jésus n'a pas traité cet homme d'insensé parce qu'il était fortuné. Jésus n'a jamais prononcé de condamnation générale contre la richesse. Il en a condamné le mauvais usage. L'argent, comme toute autre force, par exemple l'électricité, n'a pas de

valeur morale propre; il peut être utilisé pour le bien comme pour le mal. Il est vrai que Jésus a ordonné au jeune homme riche de « vendre tous ses biens », mais dans ce cas, comme l'a dit le Dr George A. Buttrick, Jésus prescrivait une chirurgie personnelle, il ne prononçait pas un diagnostic universel. Rien dans la richesse n'est essentiellement vicieux et rien dans la pauvreté n'est essentiellement vertueux.

Jésus n'a pas davantage condamné cet homme parce qu'il aurait fait fortune de façon malhonnête. Apparemment, il avait acquis son bien grâce à un dur labeur, à un savoir-faire pratique et aux prévisions à longue échéance d'un bon homme d'affaires. Pourquoi, alors, était-il insensé?

L'homme riche était un insensé parce qu'il permettait aux fins pour lesquelles il vivait de se confondre avec les moyens par lesquels il vivait. La structure économique de sa vie absorbait sa destinée. Chacun de nous vit sur deux plans, l'intérieur et l'extérieur. Le plan intérieur est ce domaine des fins spirituelles, qui s'exprime dans l'art, la littérature, la morale et la religion. Le plan extérieur est ce complexe de projets, de techniques, de mécanismes et de moyens qui nous permettent de vivre. Ils comprennent la maison que nous habitons, la voiture que nous conduisons, les vêtements que nous portons, les ressources économiques que nous acquérons, tout ce bagage matériel que nous devons avoir pour exister. Or il y a toujours un danger que nous permettions à ces moyens *par* lesquels nous vivons de prendre la place des fins *pour* lesquelles nous vivons, un danger de voir ce qui est intérieur se perdre dans ce qui est extérieur. L'homme riche était un insensé parce qu'il avait omis de tracer

une ligne de démarcation entre les moyens et les fins, entre la structure et la destinée. Sa vie était submergée par les vagues déferlantes de ses moyens d'existence.

Ceci ne signifie pas que les choses extérieures n'aient pas d'importance dans nos vies. Nous avons à la fois le privilège et le devoir de rechercher les moyens de base nécessaires à la vie. Seule une religion faussée ne se sent pas concernée par le bien-être économique de l'homme. La religion valable sait fort bien que l'âme est écrasée tant que le corps est torturé par les affres de la faim et harassé par le manque d'abri. Jésus savait que nous avons besoin de nourriture, de vêtement, de toit et de sécurité économique. Il dit en termes clairs et concis : « Votre Père sait de quoi vous avez besoin. »[1] Mais Jésus savait aussi que l'homme est autre chose qu'un chien qu'on peut satisfaire avec quelques os décharnés. Il savait que ce qui est intérieur dans la vie de l'homme est aussi significatif que ce qui est extérieur. C'est pourquoi il ajoute : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »[2] La tragédie de l'homme riche fut de rechercher d'abord les moyens et de laisser ainsi les fins se dissoudre dans les moyens.

Plus cet homme devint riche matériellement, plus il devint pauvre intellectuellement et spirituellement. Il était peut-être marié, mais n'aimait probablement pas sa femme. Il est possible qu'il lui faisait des cadeaux matériels coûteux mais il ne pouvait lui donner ce dont elle avait surtout besoin, l'amour et l'affection. Il avait peut-être des enfants, mais il ne les appréciait probablement pas. Il avait peut-être les livres importants de tous les temps soigneusement rangés dans sa bibliothèque, mais il ne les lisait

1. Matthieu 6, 8.
2. Matthieu 6, 33.

jamais. Il pouvait peut-être se payer de la grande musique, mais il ne l'écoutait pas. Ses yeux ne contemplaient pas la splendeur majestueuse des cieux. Ses oreilles n'étaient pas accordées à la douceur mélodieuse de la musique céleste. Son esprit était fermé aux visions des poètes, des prophètes et des philosophes. Son titre était amplement mérité : « Insensé! »

II

L'homme riche était un insensé parce qu'il n'avait pas conscience de sa dépendance vis-à-vis des autres. Son soliloque compte environ soixante mots, mais « je » et « mon » y reviennent douze fois. Il avait dit si souvent « je » et « mon » qu'il n'était plus capable de dire « nous » et « notre ». Victime de la maladie cancéreuse qu'est l'égotisme, il ne voyait pas que la richesse privée est toujours un produit de la richesse publique. Il parlait comme s'il avait pu seul labourer les champs et construire les greniers. Il ne réalisait pas qu'il était l'héritier d'un vaste trésor d'idées et de travail auquel avaient contribué les vivants et les morts. Quand un individu ou une nation ne tient pas compte de cette interdépendance, une folie tragique se manifeste.

Le sens de cette parabole pour la crise actuelle du monde nous apparaît clairement. Notre régime national de production fournit une telle abondance de vivres que nous devons construire des greniers plus vastes et dépenser plus d'un million de dollars par jour simplement pour stocker nos surplus. Chaque année nous nous demandons : « Que ferai-je? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. » J'ai vu une réponse sur le visage de millions d'hommes et de femmes misérables en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud. J'ai vu une réponse dans la pauvreté effrayante

du delta du Mississippi et dans l'insécurité tragique des sans-emplois dans de grandes villes industrielles du Nord. Que pouvons-nous faire ? La réponse est simple : nourrir le pauvre, vêtir le nu, soigner le malade. Où pouvons-nous stocker nos biens ? La réponse est encore simple : Nous pouvons stocker nos surplus alimentaires, sans aucun frais, dans les estomacs recroquevillés de millions d'enfants de Dieu qui chaque soir se couchent affamés. Nous pouvons utiliser nos vastes ressources pour effacer de la terre la pauvreté.

Tout ceci nous révèle quelque chose de fondamental au sujet de l'interdépendance des hommes et des nations. Que nous en ayons ou non conscience, chacun de nous est éternellement endetté. Nous sommes les débiteurs perpétuels d'hommes et de femmes connus et inconnus. Nous ne pouvons achever notre petit déjeuner sans nous être rendus dépendants de plus de la moitié du monde. En nous levant, le matin, nous allons à la salle de bain où nous saisissons une éponge que nous procure un insulaire du Pacifique. Nous utilisons un savon créé pour nous par un Français. La serviette nous vient d'un Turc. A table, nous buvons du café fourni par un Sud-Américain, du thé par un Chinois ou du cacao par un Africain. Avant de partir à notre travail, nous sommes redevables à plus de la moitié du monde.

En un sens très réel, toute vie est en inter-relation avec les autres. Tous les hommes sont pris dans un réseau inévitable de réciprocité, entraînés dans une destinée commune. Tout ce qui atteint directement l'un atteint tous les autres indirectement. Je ne puis jamais être ce que je dois être sans que vous soyez ce que vous devez être et vous ne pouvez jamais être ce que vous devez être sans que je sois ce que je dois être. C'est là l'inter-relation où se structure la réalité.

L'homme riche n'avait pas compris cela et ce fut son drame. Il

croyait pouvoir vivre et prospérer dans son petit monde centré sur sa propre personne. C'était un individualiste à l'extrême. Vraiment, c'était un éternel insensé!

III

Jésus a appelé l'homme riche insensé parce qu'il n'avait pas conscience de dépendre de Dieu. Il parlait comme s'il déroulait les saisons et assurait au sol sa fertilité, contrôlait le lever et le coucher du soleil, réglait la pluie et la rosée. Inconsciemment, il s'imaginait être le Créateur et non une simple créature.

Cette folie qui prend l'homme pour centre a régné longtemps et de façon souvent désastreuse dans l'histoire de l'humanité. Elle est parfois théoriquement exprimée dans la doctrine du matérialisme, qui soutient que la réalité peut être expliquée en termes de matière en mouvement, que la vie est « un processus physiologique à la signification physiologique », que l'homme est un accident transitoire de protons et d'électrons voyageant à l'aveuglette, que la pensée est un produit temporaire de la matière grise et que les événements historiques sont une interaction de la matière et du mouvement, s'opérant en vertu du principe de nécessité. Ne faisant aucune place à Dieu ni aux idées éternelles, le matérialisme est opposé à la fois au théisme et à l'idéalisme.

Cette philosophie matérialiste conduit nécessairement à une impasse dans un monde intellectuellement dépourvu de sens. Croire que la personnalité humaine est le résultat d'une combinaison fortuite d'atomes et d'électrons est aussi absurde que de croire qu'en tapant au hasard sur les touches d'une machine à écrire un singe pourrait composer une tragédie de Shakespeare. Pure magie! Il est bien sensé de dire avec Sir James Jeans, le physicien, que « l'univers semble plus proche d'une grande

pensée que d'une grande machine », ou avec Arthur Balfour, le philosophe, que « nous en savons trop maintenant sur la matière pour être matérialistes ». Le matérialisme est une faible flamme qui ne résiste pas au souffle d'une pensée mûre.

Une autre tentative pour rendre Dieu inutile est celle de l'humanisme non théiste, une philosophie qui déifie l'homme en affirmant que l'humanité est Dieu. L'homme est la mesure de toutes choses. Beaucoup d'hommes modernes ayant embrassé cette philosophie, soutiennent avec Rousseau que la nature humaine est essentiellement bonne. Le mal ne se trouve que dans les institutions et si la pauvreté et l'ignorance disparaissaient, tout serait parfait. Le XXe siècle a débuté dans un ardent optimisme de ce genre. Les hommes ont cru que la civilisation progressait vers un paradis sur terre. Herbert Spencer remodela habilement la théorie darwinienne de l'évolution pour en faire l'idée capiteuse de l'automatisme du progrès. Les hommes se persuadèrent de l'existence d'une loi sociologique du progrès, réputée aussi valable que la loi physique de la gravitation.

Animé par cet esprit d'optimisme, l'homme moderne fonça dans les réserves de la nature et en ressortit avec des vues scientifiques nombreuses et des développements techniques qui révolutionnèrent complètement la terre. Les réalisations de la science ont été merveilleuses, tangibles et concrètes.

Témoin de cet étonnant progrès scientifique, l'homme moderne s'est écrié :

> La Science est mon berger, je ne manquerai de rien.
> Elle me fait reposer dans de verts pâturages;
> Elle me dirige près des eaux paisibles,
> Elle restaure mon âme...
> Je ne crains aucun mal car la Science est avec moi;
> Sa houlette et son bâton me rassurent.

Les aspirations de l'homme ne se tournèrent plus désormais ni vers Dieu ni vers le ciel. Au contraire, les pensées de l'homme se bornèrent à l'homme et à la terre. Et l'homme composa une étrange parodie de l'oraison dominicale : « Nos frères qui êtes sur terre, que notre nom soit sanctifié. Que notre règne arrive. Que notre volonté soit faite sur la terre, car il n'y a pas de ciel. » Ceux qui naguère se tournaient vers Dieu pour trouver réponse à leurs problèmes se tournèrent désormais vers la science et la technique, convaincus qu'ils possédaient maintenant les moyens requis pour construire la société nouvelle.

Alors vint l'éclatement de ce mythe. Il culmina dans les horreurs de Nagasaki et Hiroshima, puis dans la violence furieuse des bombes de cinquante mégatonnes. Maintenant nous arrivons à voir que la science ne peut nous donner que la puissance physique, qui conduit inévitablement à la condamnation cosmique, si elle n'est pas contrôlée par la puissance spirituelle. Les paroles d'Alfred le Grand restent vraies : « La puissance n'est un bien que si celui qui la possède est bon. » Nous avons besoin de quelque chose qui, mieux que la science, soit pour nous soutien spirituel et contrôle moral. Soumise à l'esprit de Dieu, la science est un instrument qui peut conduire l'homme à un niveau plus élevé de sécurité physique; sans l'esprit de Dieu, la science est une arme mortelle qui ne conduira qu'à un plus grand chaos. Pourquoi nous duper nous-mêmes au sujet du progrès automatique et de la capacité de l'homme à se sauver lui-même? Nous devons lever nos esprits et nos regards vers les hauteurs d'où viendra notre seul secours. Alors, et alors seulement, les résultats de la science moderne seront une bénédiction, au lieu d'une malédiction.

Sans la soumission à Dieu, nos efforts ne produisent que cendres et nos aurores que ténèbres. Sauf si l'esprit envahit nos vies, nous

ne trouvons que ce que G. K. Chesterton a appelé « des malédictions qui ne maudissent pas, des bénédictions qui ne bénissent pas et des solutions qui ne résolvent pas ». « Dieu est pour nous refuge et force, secouts toujours présent dans la détresse. »[3]

Malheureusement, l'homme riche ne l'avait pas compris. Comme beaucoup d'hommes du XXe siècle, il se trouva si engagé dans des affaires importantes et des banalités insignifiantes qu'il en oublia Dieu. Il donna au fini une signification infinie et éleva au rang d'achèvement final ce qui n'était que souci préliminaire.

Lorsque l'homme riche eut accumulé de grands biens — au moment où ses réserves étaient valorisées au maximum et où sa demeure princière était l'objet de toutes les conversations — il fit cette expérience qui est le dénominateur commun de tous les hommes : la mort. Le fait qu'il mourut à ce moment précis ajoute à la vigueur et au caractère dramatique du récit, mais la vérité essentielle de la parabole serait identique s'il avait vécu aussi vieux que Mathusalem. Même s'il n'était pas mort physiquement, il l'était déjà spirituellement. L'arrêt de la respiration ne fut chez lui que le signe attardé d'une mort antérieure. Il mourut dès qu'il omit de distinguer entre les moyens par lesquels il vivait et les fins pour lesquelles il vivait, dès qu'il omit de reconnaître sa dépendance à l'égard des autres et à l'égard de Dieu.

Cet « homme riche » ne peut-il pas être la civilisation occidentale? Riches en bien et en ressources matérielles, nous avons des critères du succès liés de façon presque inextricable au désir ardent d'acquisition. Les moyens par lesquels nous vivons sont réellement merveilleux. Mais il manque pourtant quelque chose. Nous avons appris à voler dans les airs comme des oiseaux et à nager dans la mer comme des poissons, mais nous

3. Psaume 46, 1.

n'avons pas appris l'art simple de vivre ensemble comme des frères. Notre abondance ne nous a apporté ni paix de l'esprit ni sérénité de l'âme. Un écrivain oriental a décrit notre dilemme de façon très directe :

> « Vous dites que vos milliers de machines vous épargnent du travail, mais vous êtes toujours occupés. En multipliant vos machines, vous devenez sans cesse plus fatigués, anxieux, nerveux, insatisfaits. Quoi que vous possédiez, vous voulez davantage; et où que vous soyez, vous voulez aller ailleurs. Vous avez une machine pour extraire vos matières premières, une machine pour les travailler, une machine pour les transporter, une machine pour balayer et épousseter, une autre pour transmettre vos messages, une pour écrire, une pour parler, une pour chanter, une pour voter, une pour coudre... et une centaine d'autres pour faire une centaine d'autres choses pour vous... et vous restez l'homme le plus nerveusement occupé du monde. Vos machines ne sauvent ni le temps ni l'âme. Ce sont autant d'aiguillons qui vous pressent d'inventer plus de machines encore et de faire plus de travail encore. »[4]

Ce tableau est d'une vérité poignante et nous dit de la civilisation occidentale des choses qui ne peuvent être écartées comme l'exagération partiale d'un penseur oriental jaloux de la prospérité de l'Occident. Nous ne pouvons échapper à l'accusation. Les moyens par lesquels nous vivons ont distancé les fins pour lesquelles nous vivons. Notre puissance scientifique a laissé derrière elle notre puissance spirituelle. Nous avons des missiles bien guidés et des hommes mal guidés. Comme l'homme riche d'autrefois, nous avons follement réduit au minimum ce qui est

4. Abraham Mitrie RIHBANY, *Wise Men from the East and from the West* (1922), p. 137.

intérieur dans nos vies et poussé au maximum ce qui est extérieur. Nous avons dissous la vie dans le style de vie. Notre génération ne trouvera pas la paix si nous ne réapprenons pas que « la vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance »[5], mais bien de ces trésors intérieurs de l'esprit « que les voleurs n'approchent point et que la teigne ne détruit pas »[6].

Notre espoir d'une vie créatrice repose sur notre aptitude à rétablir les fins spirituelles de nos vies dans le caractère personnel et dans la justice sociale. Sans ce réveil spirituel et moral, nous nous détruirons nous-mêmes par le mauvais usage de nos propres instruments. Notre génération ne peut éluder la question de notre Seigneur : Que sert à l'homme de gagner l'univers des choses extérieures — avion, lumière électrique, automobile et télévision en couleurs — s'il perd la réalité intérieure — sa propre âme ?

5. Luc 12, 15.
6. Luc 12, 33.

VIII

LA MORT DU MAL SUR LE RIVAGE DE LA MER

Et Israël vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer.

EXODE 14, 30.

Y a-t-il quelque chose de plus évident que la présence du mal dans l'univers? Ses tentacules atteignent tous les niveaux de l'existence humaine. Nous pouvons discuter l'origine du mal, mais seule la victime d'un optimisme superficiel en discuterait la réalité. Le mal est un fait, sérieux et colossalement réel.

Affirmant en termes non équivoques la réalité du mal, la Bible décrit symboliquement l'action insidieuse d'un serpent, qui injecte la discorde dans la symphonie harmonieuse de la vie dans un jardin, elle dénonce prophétiquement l'injustice tenace et l'hypocrisie détestable, elle fait la peinture dramatique d'une foule égarée suspendant sur une croix entre deux voleurs la Personne la plus précieuse du monde. La perception biblique du mal est claire comme le cristal. Jésus non plus n'oubliait pas la réalité du mal. Bien qu'il n'ait jamais donné d'explication théologique de son origine, il n'a jamais cherché à justifier son existence. Dans la parabole de l'ivraie, Jésus dit que l'ivraie est de l'ivraie, et non pas l'illusion ou l'erreur d'un esprit mortel. Semée par Satan ou par l'abus humain de la liberté, l'ivraie est toujours néfaste et mortelle. Au sujet des mauvaises herbes, Jésus dit en substance : « Je ne cherche pas à expliquer leur origine, mais elles sont l'œuvre d'un ennemi. » Il reconnaissait que la force du mal est aussi réelle que la force du bien.

Dans le vaste champ de la vie quotidienne, nous voyons le mal dans ses détestables dimensions. Nous le voyons exprimé dans la tragique concupiscence et l'égoïsme désordonné. Nous le

voyons en des situations élevées où des hommes sont prêts à sacrifier la vérité sur les autels de leur intérêt propre. Nous le voyons dans les nations impérialistes écrasant d'autres peuples sous le bélier de l'injustice sociale. Nous le voyons vêtu des oripeaux de guerres catastrophiques, qui laissent hommes et nations en faillite physique et morale.

En un sens, l'histoire de l'homme est l'histoire du combat entre le bien et le mal. Toutes les grandes religions ont reconnu l'existence d'une tension au cœur même de l'univers. L'hindouisme, par exemple, appelle cette tension un conflit entre l'illusion et la réalité; le zoroastrisme, un conflit entre le dieu de la lumière et le dieu des ténèbres; le judaïsme et le christianisme y voient traditionnellement un conflit entre Dieu et Satan. Chacun réalise qu'au sein même de la poussée du bien vers le haut, il y a une poussée du mal vers le bas.

Le christianisme affirme clairement que du long combat entre le bien et le mal, le bien sortira vainqueur. Le mal est en fin de compte condamné par les forces puissantes et inexorables du bien. Le Vendredi saint doit ouvrir la voie à la musique triomphale de Pâques. L'ivraie dégradante étouffe les jeunes pousses de la moisson naissante durant une saison, mais au temps de la récolte l'ivraie sera séparée du bon grain. César occupait un palais et le Christ une croix, mais le même Christ divise l'histoire en « avant J.-C. » et « après J.-C. », si bien que même le règne de César a été ensuite daté d'après son nom. Il y a longtemps que la religion biblique a reconnu ce qu'affirmait William Cullen Bryant : « La vérité terrassée se redressera »[1] et ce qu'écrivait Thomas Carlyle : « Il n'est pas de mensonge que vous puissiez dire ou faire et qui ne revienne, après un circuit long ou court,

1. *The Battle-Field* (extrait).

comme une traite tirée sur la réalité de la nature et qui lui est présentée pour paiement — avec la réponse : sans effets. »[2]

I

L'histoire ancienne du peuple hébreu nous fournit un exemple parlant de cette vérité. Lorsque les enfants d'Israël étaient tenus sous le joug de l'esclavage égyptien, l'Égypte symbolisait le mal, sous la forme d'une oppression humiliante, d'une exploitation impie et d'une domination écrasante, tandis que les Israélites symbolisaient le bien sous la forme de la dévotion et de la consécration au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. L'Égypte luttait pour maintenir son joug, Israël luttait pour conquérir sa liberté. Avec entêtement, le Pharaon refusa de répondre à la requête de Moïse, même lorsque plaie sur plaie s'abattirent sur son domaine. Ceci souligne un point que nous ne devons jamais oublier : le mal est récalcitrant et tenace, jamais il ne lâche prise volontairement, sans une résistance opiniâtre, presque fanatique. Mais on constate aussi universellement que le mal est incapable de s'organiser de façon permanente. Aussi, après une lutte longue et pénible, les Israélites, par la providence de Dieu, traversèrent la mer Rouge. Mais comme la vieille garde qui jamais ne se rend, les Égyptiens, dans un effort désespéré pour empêcher la fuite des Israélites, lancèrent leur armée derrière eux dans la mer Rouge. Dès que les Égyptiens s'y furent engagés, les eaux divisées se refermèrent sur eux et tous furent bientôt submergés par la violence et la masse des vagues. Quand les Israélites se retournèrent, tout ce qu'ils purent voir, ce fut çà et là un pauvre corps noyé gisant sur le rivage. Pour les Israélites, ce fut un grand

2. *The French Revolution*, vol. I; livre III.

moment. C'était la fin d'une période affreuse de leur histoire. C'était un matin joyeux qui mettait fin à la longue nuit de leur captivité. Le sens de cette histoire n'est pas dans la noyade des soldats égyptiens, car nul ne peut se réjouir de la mort ou de la défaite d'un être humain. Ce que cette histoire symbolise, c'est la mort du mal, de l'oppression inhumaine et de l'exploitation injuste.

La mort des Égyptiens sur le rivage de la mer est un rappel frappant de l'aide que la nature même de l'univers apporte au bien, dans sa lutte perpétuelle avec le mal. Le Nouveau Testament déclare justement : « Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie; *mais plus tard* il produit un fruit paisible de justice. »[3] Pharaon exploite les enfants d'Israël... *mais plus tard!* Pilate cède à la populace qui crucifie le Christ... *mais plus tard!* Les premiers chrétiens sont jetés aux lions et menés à l'abattoir... *mais plus tard!* Quelque chose dans cet univers justifie les paroles de Shakespeare :

> « Il est une divinité qui modèle nos fins
> Et les ébauche à sa guise »[4].

et celles de Lowell :

> Si la cause du Mal prospère
> Seule celle de la Vérité est forte[5].

ou encore de Tennyson :

> Je ne puis que croire que le bien arrivera
> En fin de compte, encore lointain, à tous,
> Et chaque hiver se changera en printemps[6].

3. Hébreux 12, 11.
4. *Hamlet*, acte V, scène II.
5. *The Present Crisis* (extrait).
6. *In Memoriam* (extrait).

II

La vérité de ce texte apparaît dans la lutte contemporaine entre le bien, sous la forme de la liberté et de la justice, et le mal, sous la forme de l'oppression et du colonialisme. Des trois milliards environ d'êtres humains qui peuplent la terre, près de deux milliards, une forte majorité, vivent en Asie et en Afrique. Il y a moins de vingt ans, la plupart des peuples asiatiques et africains étaient des sujets coloniaux, dominés politiquement, exploités économiquement, soumis à la ségrégation et humiliés par des puissances étrangères. Pendant des années, ils ont protesté contre ces injustices graves. Dans presque chaque territoire de ces deux continents, un Moïse courageux a plaidé avec passion la cause de la liberté pour son peuple. Durant plus de vingt ans, le Mahatma Gandhi pressa les Britanniques, vice-rois, gouverneurs généraux, premiers ministres et rois, de « laisser partir son peuple ». Comme les pharaons d'autrefois, les responsables britanniques firent la sourde oreille à ces cris douloureux. Le grand Winston Churchill lui-même répondit à la demande d'indépendance de Gandhi : « Je ne suis pas devenu Premier ministre de Sa Majesté pour présider à la liquidation de l'Empire britannique. »[7] Le conflit entre ces deux forces résolues, les puissances coloniales et les peuples d'Asie et d'Afrique, a été l'une des luttes les plus importantes et les plus critiques du XXe siècle.

Mais, malgré la résistance et l'obstination des puissances coloniales, les forces de la justice et de la dignité humaine ont obtenu peu à peu la victoire. Il n'y avait que trois pays indépendants, voici vingt-cinq ans, dans tout le continent africain; il y en a aujourd'hui trente-deux. Il n'y a pas quinze ans, l'empire

7. Discours à Mansion House le 10 novembre 1942.

britannique dominait politiquement plus de 650.000.000 d'hommes en Asie et en Afrique; aujourd'hui ce nombre est réduit à moins de 60.000.000. La mer Rouge s'est ouverte. Les masses opprimées d'Asie et d'Afrique ont arraché leur liberté à l'Égypte du colonialisme et sont en marche vers la terre promise de la stabilité économique et culturelle. Ces peuples voient les maux du colonialisme et de l'impérialisme morts sur le rivage de la mer.

Dans notre propre lutte américaine pour la liberté et la justice, nous sommes en train de voir la mort du mal. En 1619, les Noirs furent amenés des terres africaines en Amérique. Pendant plus de deux siècles, l'Afrique fut violentée et pillée, ses royaumes désorganisés, ses peuples et ses chefs démoralisés. En Amérique l'esclave noir n'était qu'un rouage impersonnel dans la grande machinerie des plantations.

Mais il y eut des hommes à la conscience éveillée qui sentirent qu'un système aussi injuste représentait un étrange paradoxe dans une nation fondée sur le principe que tous les hommes sont créés égaux. En 1820, six ans avant sa mort, Thomas Jefferson écrivit ces mots mélancoliques :

> Le problème important (de l'esclavage), comme une sonnerie d'alarme dans la nuit, m'éveillait et me remplissait d'effroi... Je regrette d'être sur le point de mourir dans la croyance que le sacrifice consenti par la génération de 1776 pour obtenir à son pays autonomie et bonheur est destiné à être gaspillé... et ma seule consolation est de ne plus vivre pour en pleurer[8].

Beaucoup d'abolitionnistes, comme Jefferson, avaient le cœur torturé par la question de l'esclavage. Avec perspicacité, ils

8. Lettre du 22 avril 1820 à John Holmes.

voyaient que l'immoralité de l'esclavage avilissait le maitre blanc autant que le Noir.

Vint le jour où Abraham Lincoln affronta carrément le problème. Ses tourments et ses hésitations sont bien connus, mais la conclusion de sa recherche est formulée en ces termes : « En donnant la liberté à l'esclave, nous assurons la liberté de l'homme libre,... honorable également en ce que nous donnons et en ce que nous préservons »[9]. Sur ce fondement moral, Lincoln rédigea la Proclamation d'Émancipation, qui mit fin à l'esclavage domestique. La signification de ce document a été décrite par un grand Américain, Frederick Douglass :

> « (Cette Proclamation) reconnaît et déclare la vraie nature du débat et place le Nord du côté de la justice et de la civilisation... Sans aucun doute, le 1er janvier 1863, sera le jour le plus mémorable dans les annales de l'Amérique. Le 4 juillet fut grand, mais le 1er janvier, si nous le considérons dans toutes ses implications et conséquences, est incomparablement plus grand. La première date concerne la naissance purement politique d'une nation; la deuxième concerne la vie et le caractère de cette nation et doit déterminer si cette vie et ce caractère brilleront glorieusement de toutes les vertus hautes et nobles ou s'obscurciront honteusement pour toujours. »[10]

La Proclamation d'Émancipation n'apporta pas, cependant, pleine liberté au Noir : durant la Reconstruction, il bénéficia de certains avantages politiques et sociaux, mais il s'aperçut bientôt que les pharaons du Sud étaient décidés à le maintenir en esclavage. L'Émancipation le rapprocha certainement de la mer Rouge, mais sans garantir son passage entre les eaux divisées.

---

9. Message annuel au Congrès, 1er décembre 1820.
10. *Douglass' Monthly*, 1er janvier 1863, p. 1.

La ségrégation raciale, appuyée par une décision de la Cour Suprême des États-Unis en 1896, était une forme nouvelle d'esclavage, déguisée par certaines arguties de procédure. Dans le grand combat du dernier demi-siècle entre les forces de la justice cherchant à mettre fin au système néfaste de la ségrégation et les forces de l'injustice cherchant à le prolonger, les pharaons ont eu recours aux manœuvres légales, aux représailles économiques et même à la violence physique pour maintenir le Noir dans l'Égypte de la ségrégation. Malgré le cri patient de plus d'un Moïse, ils refusèrent de laisser partir le peuple noir.

Aujourd'hui, nous sommes les témoins d'un changement massif. Un décret au retentissement mondial, dû aux neuf juges de la Cour suprême, a ouvert la mer Rouge et les forces de justice sont en marche vers l'autre rive. La Cour annule le vieux jugement Plessy de 1896 et affirme que les services publics séparés sont intrinsèquement inégaux et que la ségrégation d'un enfant sur la base de la race revient à lui dénier une égale protection par la loi. Cette décision est un grand fanal lumineux d'espérance pour des millions de déshérités. En regardant derrière nous, nous voyons les forces de ségrégation progressivement mourir sur le rivage de la mer. Le problème est loin d'être résolu et de gigantesques montagnes d'opposition sont encore sur notre route, mais au moins nous avons quitté l'Égypte et, avec une détermination patiente mais ferme, nous atteindrons la terre promise. Le mal sous la forme de l'injustice et de l'exploitation ne pourra survivre toujours. Dans l'histoire, un passage de mer Rouge conduit définitivement les forces du bien à la victoire et les eaux qui se referment marquent le jugement et la ruine des forces du mal.

Tout cela nous rappelle que le mal charrie avec lui le germe de sa propre destruction. Dans la longue course, le bien vaincu

est plus fort que le mal triomphant. L'historien Charles A. Beard, lorsqu'on lui demandait quelles étaient les grandes leçons que l'histoire lui avait enseignées, faisait cette réponse :

> « La première, c'est que les dieux rendent fou par le pouvoir celui qu'ils veulent perdre. La deuxième, que les moulins de Dieu moulent lentement, mais très fin. La troisième, que l'abeille fertilise la fleur qu'elle pille. La quatrième, que si la nuit est assez noire, vous pouvez voir les étoiles. »

Ce sont là des paroles non d'un prédicateur, mais d'un historien à la tête froide, à qui de longues et laborieuses études historiques ont révélé que le mal est porté à se détruire lui-même. Il peut durer longtemps, mais il finit par atteindre ses limites. Il y a dans l'univers quelque chose que la mythologie grecque désignait comme la déesse Némésis.

III

Ici nous devons prendre soin de ne pas verser dans un optimisme superficiel et d'éviter de conclure que la fin d'un mal particulier signifie que tout mal désormais est mort sur le rivage de la mer. Tout progrès est précaire et la solution d'un problème nous met face à face avec un autre problème. En tant que réalité universelle, le Royaume de Dieu n'est *pas encore*. Parce que le péché existe à chaque niveau de l'existence humaine, la mort d'une tyrannie est suivie de l'apparition d'une autre tyrannie.

Mais si nous devons éviter un optimisme superficiel, nous devons aussi et dans la même mesure éviter un pessimisme paralysant. Même si tout progrès est précaire, dans certaines limites un progrès social réel peut être accompli. Le pèlerinage moral de l'homme ne peut jamais sur terre atteindre sa destination

finale, mais ses efforts incessants peuvent le rapprocher toujours plus près de la cité de justice. Et bien que le Royaume de Dieu ne puisse *pas encore* se traduire dans l'histoire en une réalité universelle, il peut exister dans le présent sous des formes isolées comme le jugement, l'engagement personnel ou la vie de certains groupes. « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous. »[11]

Surtout, nous devons nous remettre en mémoire que Dieu est à l'œuvre dans son univers. Il n'est pas en dehors du monde, le regardant de loin avec une sorte de froide indifférence. Sur toutes les routes de la vie, il combat notre combat. Comme un Père toujours aimant, il œuvre dans l'histoire pour le salut de ses enfants. Quand nous luttons pour vaincre les forces du mal, le Dieu de l'univers est là qui combat avec nous. Le mal meurt sur le rivage de la mer, non seulement en raison de la lutte incessante de l'homme contre lui, mais à cause de la puissance qu'a Dieu de le défaire.

Mais pourquoi Dieu est-il si lent à vaincre les forces du mal? Pourquoi Dieu a-t-il laissé Hitler exterminer six millions de Juifs? Pourquoi Dieu a-t-il permis à l'esclavage de durer en Amérique deux cent quarante-quatre ans? Pourquoi Dieu laisse-t-il des bandes sanguinaires lyncher à volonté des Noirs, hommes et femmes, et noyer selon leur caprice des Noirs, garçons et filles? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas pour briser les desseins pervers des méchants?

Je ne prétends pas comprendre toutes les voies de Dieu ni son calendrier de lutte avec le mal. Peut-être, s'il s'occupait du mal à la façon écrasante que nous souhaitons, Dieu rendrait-il vaine son intention dernière. Nous sommes des êtres humains responsables, non des automates aveugles; des personnes, non des

11. Luc 17, 21.

robots. En nous dotant de liberté, Dieu a abandonné une part de son propre pouvoir souverain et s'est imposé certaines limitations. Si ses enfants sont libres, ils doivent faire sa volonté par un choix volontaire. Dieu ne peut donc à la fois imposer sa volonté à ses enfants et maintenir son but pour l'homme. Si par un exercice complet de sa toute-puissance Dieu ruinait son propre but, il ferait preuve de faiblesse plus que de puissance. La puissance est l'aptitude à atteindre son but; l'action qui manque son objectif est faiblesse.

Le refus de Dieu de combattre le mal avec une efficacité immédiate ne signifie pas qu'il ne fait rien. Nous ne sommes pas seuls, nous, êtres humains faibles et limités, dans notre poursuite du triomphe de la justice. Comme l'a noté Matthew Arnold, c'est « une puissance permanente, et non nous-mêmes, qui tend à la justice »[12].

Nous devons aussi nous rappeler que Dieu n'oublie pas ses enfants, victimes des forces du mal. Il nous donne les ressources intérieures pour porter les fardeaux et les tribulations de la vie. Si nous nous trouvons dans les ténèbres de quelque Égypte d'oppression, Dieu est une lumière sur notre route. Il nous oint de la force nécessaire pour endurer les épreuves d'Égypte, il nous donne le courage et l'énergie d'entreprendre notre marche en avant. Si la lampe de l'espérance faiblit et que le flambeau de la foi vacille, il restaure nos âmes et renouvelle notre vigueur. Il est avec nous, non seulement au midi de l'accomplissement, mais aussi à la minuit de la désespérance.

En Inde, ma femme et moi avons passé un délicieux week-end dans l'État de Kerala, la pointe la plus méridionale de ce vaste pays. Nous y avons visité la belle plage du Cap Comorin, qu'on

12. *Literature and Dogma* (1883).

appelle « le bout du monde » parce que c'est là, effectivement, que se termine la terre de l'Inde. Devant vous, il n'y a rien que le large mouvement des eaux roulées par la vague. Cet endroit magnifique est le lieu où se rencontrent trois grandes étendues d'eau, l'océan Indien, la mer d'Arabie et la baie du Bengale. Assis sur un énorme rocher qui s'avance légèrement dans la mer nous étions subjugués par l'immensité terrifiante de l'océan. Tandis que les vagues se déroulaient en une alternance presque rythmique et venaient s'écraser sur la base du roc où nous étions assis, une musique océanique résonna doucement à nos oreilles. A l'occident, nous vîmes le soleil splendide, grosse sphère cosmique enflammée, prêt à s'enfoncer dans l'océan. Juste au moment où il avait presque disparu, ma femme me toucha et me dit : « Regarde, Martin, n'est-ce pas beau ? » Je regardai autour de moi et je vis la lune, une autre sphère d'une beauté scintillante. Alors que le soleil semblait sombrer dans l'océan, la lune paraissait en sortir. Quand le soleil fut enfin hors de vue, l'obscurité envahit la terre, mais à l'orient la lumière radieuse de la lune montante brilla souveraine.

Je dis alors à ma femme : « Ceci ressemble à ce qui se produit souvent dans la vie. » Nous avons des expériences où la lumière du jour s'évanouit, nous laissant dans une nuit sombre et désolée, des moments où nos plus grands espoirs se changent en ombres de désespoir, où nous sommes victimes de quelque tragique injustice ou de quelque terrible exploitation. En de tels moments, nos esprits sont presque submergés par la mélancolie et le désespoir, et il nous semble qu'il n'y a plus nulle part de lumière. Mais chaque fois, nous regardons vers l'orient, où nous découvrons une autre lumière qui brille même dans les ténèbres et « l'aiguillon de la frustration » se change « en une flèche de lumière ».

Ce monde serait intolérable si Dieu n'avait qu'une seule lumière, mais soyons consolés, car Dieu a deux lumières : l'une pour nous guider dans la clarté du jour, lorsque nos espoirs sont réalisés et les circonstances favorables; l'autre pour nous conduire dans l'obscurité de la nuit, lorsque nous sommes contrariés et que les géants endormis de la tristesse et du désespoir se réveillent dans nos âmes. Selon le témoignage du Psalmiste, nous n'avons jamais à marcher dans les ténèbres :

> « Où irai-je loin de ton esprit,
> où fuirai-je loin de ta face?
> Si je monte aux cieux, tu es là
> qu'aux enfers je me couche, te voici.
> Je prends les ailes de l'aurore,
> je me loge au plus loin de la mer;
> même là, ta main me conduit
> et ta droite me saisit.
> Si je dis : la nuit me couvrira,
> elle devient lumière autour de moi.
> De toi les ténèbres ne me cachent point,
> pour toi la nuit brille comme le jour
> et les ténèbres autant que la lumière. »[13]

Cette foi nous soutiendra dans notre lutte pour échapper à la captivité de toute Égypte du mal. Cette foi sera une lampe allumée pour nos pieds fatigués et une lumière sur notre sentier sinueux. Sans cette foi, les plus beaux rêves de l'homme retomberont silencieusement en poussière.

---

13. Psaume 139, 7-12.

IX

TROIS DIMENSIONS D'UNE VIE ACHEVÉE

La longueur, la largeur et la hauteur en étaient égales.

APOCALYPSE 21, 16.

Relégué dans l'île de Patmos, l'apôtre Jean n'avait guère d'autre liberté que celle de la réflexion. Il réfléchit donc à beaucoup de choses. Il réfléchit à l'ordre politique ancien, à son imperfection tragique et à ses horribles injustices. Il réfléchit à la Jérusalem ancienne, à sa piété superficielle et à son ritualisme formel. Mais parallèlement à sa vision déprimante du passé, Jean eut aussi une vision glorieuse de quelque chose de neuf et de grand. Il vit une nouvelle et sainte Jérusalem qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. La noblesse de cette nouvelle cité céleste était sa perfection, radieuse comme une aurore après la longue nuit d'une imperfection tenace. Elle n'est construite ni à moitié ni de travers, mais achevée en chacune de ses trois dimensions. En décrivant la cité, Jean écrit : « La longueur, la largeur et la hauteur en étaient égales. » Cette cité de Dieu nouvelle n'est pas une construction mal équilibrée avec des tours de vertus d'un côté et des fossés de vices de l'autre; elle est parfaite de toutes parts.

Pour beaucoup de gens, le Livre de l'Apocalypse est un livre étrange et déconcertant. On l'écarte souvent comme une énigme voilée de mystère. Mais sous le vocabulaire particulier de Jean et son symbolisme apocalyptique, nous découvrons de nombreuses vérités stimulantes et profondes. L'une de ces vérités est proposée dans notre texte. Lorsque Jean décrit la cité de Dieu nouvelle, il décrit vraiment l'humanité idéale. Il dit en substance que la vie parfaite doit être complète, achevée, de toutes parts.

Le caractère inachevé et partiel de nos vies individuelles et collectives est troublant et douloureux. Nous sommes rarement en mesure d'affirmer d'un homme qu'il est grand, sans correctif. Presque toute affirmation de grandeur est suivie d'un « mais ». Naaman « jouissait d'une grande considération », nous dit l'Ancien Testament[1], « mais »... Ce *mais* révèle un point tragique et troublant : « mais il était lépreux ». Que de vies humaines doivent être décrites de cette façon!

La Grèce fut une grande nation, qui a laissé aux générations un trésor inépuisable de savoir. Elle a donné au monde les connaissances poétiques d'Eschyle, Sophocle et Euripide, philosophiques de Socrate, Platon et Aristote. Grâce à ces grands esprits, nous sommes tous héritiers d'idées créatrices. La Grèce fut une grande nation, mais... Ce *mais* souligne le fait tragique que la Grèce fut en réalité une aristocratie *pour quelques-uns* et non une démocratie *pour tous*. Ce *mais* indique le fait détestable que les cités-États de la Grèce furent élevées sur les fondements de l'esclavage.

La civilisation occidentale est une grande civilisation, qui a légué au monde les connaissances magnifiques de la Renaissance; les tonnerres joyeux et les doux soupirs de Haendel, la douceur majestueuse de Beethoven et les mélodies charmantes de Bach; la révolution industrielle et le commencement du merveilleux voyage de l'homme vers la cité de l'abondance matérielle. La civilisation occidentale est grande, mais... Ce *mais* nous rappelle les injustices et les maux du colonialisme et d'une civilisation qui a permis à ses moyens matériels de prendre le pas sur ses fins spirituelles.

---

1. II Livre des Rois 5, 1.

Les États-Unis sont une grande nation qui, dans sa Déclaration d'Indépendance, a offert au monde l'expression la plus éloquente et la moins équivoque de la dignité humaine jamais formulée dans un document socio-politique. Au plan de la technique, l'Amérique a construit des ponts puissants pour passer les mers et des gratte-ciel pour toucher les cieux. Par les frères Wright, elle a donné au monde l'avion et permis à l'homme de supprimer les distances et de réduire le temps. Par la science médicale, ses médicaments innombrables et merveilleux ont guéri des maladies redoutables et prolongé la vie de l'homme. L'Amérique est une grande nation, mais... Ce *mais* est un commentaire des deux cents ans et plus d'esclavage domestique et des vingt millions de Noirs hommes et femmes privés de la vie, de la liberté et de la poursuite du bonheur. Ce *mais* désigne un matérialisme pratique, plus intéressé aux choses qu'aux vraies valeurs.

Et ainsi presque toute affirmation de grandeur est suivie non d'un point symbolisant l'achèvement, mais d'une virgule ponctuant de pénibles limites. Beaucoup de nos grandes civilisations ne sont grandes que sous certains aspects. Beaucoup de nos grands hommes ne sont grands que dans certains domaines et se montrent faibles et vils à d'autres points de vue.

Mais la vie devrait être robuste et achevée de toutes parts. Toute vie achevée a les trois dimensions indiquées par notre texte : longueur, largeur et hauteur. La longueur de la vie est la démarche intérieure de chaque homme en vue de ses fins et ambitions personnelles, le souci intérieur pour le bien-être et la réussite. La largeur de la vie est la préoccupation extérieure du bien-être d'autrui. La hauteur de la vie est la montée vers Dieu. La vie vraiment achevée est un triangle cohérent. A l'un de ses angles se trouve la personne individuelle, à l'autre angle de base les autres personnes. Au sommet se tient la Personne

infinie, Dieu. Sans le développement adéquat de chaque partie du triangle, aucune vie ne peut être achevée.

I

Considérons d'abord la longueur de la vie, c'est-à-dire le souci qu'a l'individu de développer ses possibilités intérieures. En un sens, c'est la dimension intéressée de la vie. Il existe pourtant un intérêt personnel qui est raisonnable et sain. Le regretté Rabbin Joshua Liebman, dans un chapitre intéressant de son livre *Paix de l'Esprit*, a montré que nous devons nous aimer nous-mêmes correctement avant de pouvoir aimer les autres adéquatement. Beaucoup de gens sont plongés dans l'abîme du fatalisme émotif, parce qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes de façon saine.

Chacun doit être préoccupé de soi et sentir sa responsabilité de découvrir sa mission dans la vie. A chaque personne normale, Dieu a donné quelque chose à accomplir. Il est vrai que les uns ont reçu plus de talents, mais Dieu n'a laissé personne sans aucun talent. Des possibilités de création sont en nous et nous avons le devoir de travailler assidûment à les découvrir.

Celui qui a compris pour quoi il est fait doit tout mettre en œuvre pour y parvenir. Il doit agir comme si le Dieu tout-puissant l'avait appelé à ce moment précis de l'histoire spécialement dans ce but. Personne n'a jamais apporté à l'humanité de contribution importante sans ce sens élevé du but et cette détermination acharnée. Personne ne change ses possibilités en réalisations sans ce puissant dynamisme intérieur. Longfellow a écrit :

> Les sommets vaincus par les grands hommes
> ne furent pas atteints d'un coup;

mais quand leurs compagnons dormaient
ils montaient en peinant dans la nuit[2].

Puis-je m'adresser plus particulièrement aux jeunes? Cette dimension de la longueur est un appel unique. Beaucoup d'entre vous sont aux études. Je ne pourrais assez insister sur l'importance de ces années d'études. Vous devez comprendre que des portes s'ouvrent maintenant, qui ne furent pas ouvertes à vos pères et vos mères. C'est votre responsabilité d'être prêts à passer ces portes. Vous devez découvrir tôt pour quoi vous êtes faits et vous devez travailler sans relâche pour atteindre à l'excellence dans les différents domaines. On cite cette phrase de Ralph Waldo Emerson : « Si un homme est capable d'écrire un meilleur livre, de prêcher un meilleur sermon ou de faire une meilleure souricière que son voisin, même s'il construit sa maison dans les bois le monde tracera un sentier jusqu'à sa porte. » Cela deviendra de plus en plus vrai. Vous ne devez pas attendre le jour de l'émancipation totale pour apporter à cette nation une contribution positive. Sans doute, vous vous trouvez devant un dilemme naturel, qui résulte de l'héritage d'esclavage et de ségrégation, des écoles inférieures, de la qualité de citoyens de second ordre; mais vous devez briser avec détermination les entraves externes des circonstances. Nous avons déjà des exemples stimulants de Noirs qui, dans les nuits opaques de l'oppression, sont devenus des étoiles nouvelles et brillantes par leur réussite. D'une vieille cabane d'esclave sur les collines de Virginie, Booker T. Washington s'élança pour devenir l'un des grands leaders de l'Amérique. Des collines rouges et accablantes de Gordon Country en Géorgie, et des bras d'une mère qui ne savait ni lire ni écrire, Roland Hayes partit pour

2. *L'échelle de Saint Augustin* (Extrait).